

JOURNAL

DE CHIMIE MÉDICALE,

DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

CHIMIE.

SÉPARATION DE L'ANTIMOINE ET DE L'ÉTAIN;

Par M. H. ROSE.

M. Rose, dans les *Comptes-rendus mensuels de l'Académie de Berlin*, mai 1847, p. 151, propose la méthode suivante, pour faire cette séparation :

Versez de l'acide nitrique concentré sur les métaux; l'oxydation s'étant effectuée, évaporez la masse à une douce chaleur, et faites fondre dans un creuset d'argent, avec un excès de soude caustique, la poudre sèche (les oxydes); faites fondre la masse dans une grande quantité d'eau, faites ramollir, et après refroidissement complet, jetez l'antimoniate de soude sur un filtre et lavez-le avec une solution étendue de carbonate de soude; tandis qu'il est encore humide, dissolvez-le dans un mélange d'acide tartrique et d'acide hydrochlorique, et enfin précipitez l'antimoine par l'hydrogène sulfuré.

On aiguise également par l'acide hydrochlorique la solution du stannate de soude, et l'étain se précipite à l'état de sulfure.

NOTE SUR L'UN DES RÉACTIFS DE LA STRYCHNINE;

Par M. Eugène MARCHAND.

En 1843, j'eus l'honneur de faire connaître la propriété re-

marquable et parfaitement caractéristique que possède la strychnine, de donner lieu à une magnifique couleur *bleue* passant rapidement au *violet*, puis au *rouge*, et enfin au *jaune*, quand on la iriture au contact du peroxyde de plomb, dans quelques gouttes d'acide sulfurique concentré, contenant $\frac{1}{100}$ de son poids d'acide azotique. Depuis cette époque, plusieurs chimistes se sont occupés de cette réaction, et ont proposé, l'un M. Herzog, de supprimer l'acide azotique comme inutile. Un autre chimiste veut que l'on remplace le peroxyde de plomb par celui de manganèse. Un troisième, M. Otto, préfère substituer à ces oxydes le bichromate de potasse, qui, selon lui (et le fait est exact jusqu'à un certain point), donne naissance à une couleur violette beaucoup plus belle.

Qu'il me soit permis de présenter quelques objections à ces diverses suppressions ou substitutions, et de démontrer que les divers réactifs indiqués par moi sont encore, jusqu'à ce jour, ceux qui conviennent le mieux pour obtenir la réaction signalée.

Et tout d'abord l'acide azotique ajouté dans la proportion de $\frac{1}{100}$ à l'acide sulfurique n'est pas inutile, comme le prétend M. Herzog ; car sous son influence la série de colorations indiquées se manifeste d'une manière beaucoup plus prompte et bien plus sensible que lorsqu'il n'y est pas. Je sais et je savais fort bien que sous l'influence de l'acide sulfurique *pur*, au contact du peroxyde de plomb, la strychnine développe une très belle couleur bleue ; mais il devient aussi presque impossible alors d'observer les couleurs *rouge* et *jaune*, qui s'observent au contraire si facilement dans les conditions où je me place. J'ajouterai en passant que je n'ai jamais dit ni pensé, ainsi que le croit M. Herzog, que la strychnine, quand on la place dans les circonstances indiquées, puisse servir de réactif pour l'acide azotique.

Quant à la substitution du peroxyde de manganèse à celui de plomb, je n'ai qu'une seule objection à y faire : c'est que les sels de manganèse étant quelquefois colorés en *rouge*, on ne peut plus affirmer alors que toute la série des colorations obtenues appartient en propre à la substance soupçonnée d'être de la strychnine, puisque l'un des réactifs employés peut lui-même donner naissance à l'une des couleurs indiquées.

Il en est de même du bichromate de potasse, conseillé par M. Otto. Ce sel devant forcément produire en dernier lieu, par sa dissolution dans l'acide sulfurique, une couleur *jaune* ou *verte*, il en résulte que la série de colorations indiquée par moi, et qui, à mes yeux, a seule de l'importance comme signe caractéristique de la strychnine, se trouve diminuée d'au moins une couleur, quelquefois de deux, la *jaune* et la *rouge*, et que par suite la réaction est loin d'être complète.

Comme on le voit, lorsque l'on voudra caractériser la strychnine par le réactif que j'ai fait connaître, il faudra triturer l'alcaloïde avec quelques parcelles de peroxyde puce de plomb, au contact d'un acide sulfurique *concentré*, contenant 1 pour 100 d'acide azotique, et les couleurs à obtenir seront le *bleu*, passant rapidement au *violet*, puis peu à peu au *rouge*, et enfin, après quelques heures, au *jaune-serein*.

DOSAGE DU CARBONATE DE CHAUX DANS LES MARNES ;

par M. Eugène MARCHAND.

Il arrive fréquemment en province, que les pharmaciens sont consultés par les cultivateurs pour connaître la richesse en carbonate de chaux de leurs terres, et plus particulièrement encore de leurs marnes. Nous extrayons d'une note lue par M. Eugène Marchand à la Société d'agriculture de Valmont, sous ce titre : *Réflexions sur le marnage des terres dans les*

arrondissements du Havre et d'Yvetot, et imprimée par ordre de cette Société, le procédé suivant, qui est d'une exécution facile et donne des résultats suffisamment exacts pour le but qu'on se propose, puisque, d'après l'auteur, l'analyse faite par ce procédé est exacte à 1/500 près.

Dans une bouteille en verre blanc, de forme allongée, et d'une capacité de 140 à 180 grammes, celle que l'on désigne en pharmacie sous le nom de fiole à looch, introduisez 30 grammes d'acide muriatique et 40 grammes d'eau environ. Ajoutez à cette liqueur 5 grammes de carbonate de soude (1). Il se manifestera un vif bouillonnement, qui cessera aussitôt que le sel sera dissous. Alors vous déterminerez en une fois le poids du vase et de la liqueur qu'il contiendra.

Ensuite vous prendrez 10 grammes de la terre à essayer, bien desséchée à la température de l'eau bouillante, et pulvérisée. Vous la projeterez par petites quantités dans la liqueur dont je viens de vous indiquer la préparation, en ayant soin d'attendre chaque fois que le bouillonnement ait cessé. Lorsque les 10 grammes de terre auront ainsi été ajoutés à la liqueur, et que le bouillonnement ne se manifestera plus, reportez la bouteille dans la balance et augmentez de 10 grammes les poids qui lui faisaient équilibre précédemment ; puis ajoutez de nouveaux poids dans le plateau où elle sera déposée, pour rétablir encore une fois l'équilibre. Car la terre, en se dissolvant dans la liqueur d'essai, laisse s'échapper une certaine quantité d'acide carbonique et éprouve ainsi une perte plus ou moins considérable, qu'il faut déterminer avec précision, puisque c'est de cette détermination que dépend tout le mérite de l'analyse.

(1) Ce sel est destiné à saturer la liqueur d'acide carbonique, et prévenir ainsi les causes d'erreur qui résulteraient de la dissolution de ce gaz dans la liqueur d'essai.

La différence, ou, pour mieux dire, les poids ajoutés en dernier lieu, indiqueront la perte supportée par la terre dans cette expérience. Mais cette perte, comme je viens de vous le dire, est due au dégagement d'acide carbonique qui était primitivement combiné dans la terre, avec la chaux à l'état de carbonate de chaux, et comme en définitive c'est de ce sel que l'on cherche à déterminer la proportion, il est facile d'arriver à ce résultat par une simple règle de trois.

En effet, 100 parties de carbonate de chaux contiennent 56 parties de chaux et 44 parties d'acide carbonique. Eh bien, supposons que dans notre essai, les 10 grammes de terre soumis à l'expérience aient perdu 3 grammes 25, nous dirions : Puisque 44 d'acide carbonique produisent 100 de carbonate de chaux, combien 3 grammes 25 du même acide représentent-ils de ce carbonate? Et multipliant 3,25 par 100, et divisant le produit par 44, nous aurons pour résultat 7,38; par conséquent nous saurons que les 10 grammes de terre contenaient 7 grammes 38 de carbonate de chaux.

Comme vous le voyez, ce procédé est très simple et ne demande qu'un peu de soin pour être mis en pratique. Cependant si la terre à analyser contenait de la magnésie, les résultats qu'il procurerait seraient erronés, et comme la magnésie ne peut être dosée que par une personne expérimentée, je vous engage, encore une fois, de vous adresser aux pharmaciens pour ces analyses, plutôt que de tenter de les exécuter vous-même.

SUR LA PRÉSENCE DU SÉLÉNIUM DANS L'IODURE DE POTASSIUM
DU COMMERCE ;

Par M. DE TREZ, pharmacien à Saint-Gilles-lez-Bruxelles.

M. de Trez, en faisant réagir les acides sur un mélange d'io-

de mercureux et d'iodure de potassium dissous, remarqua qu'il se développait pendant les expériences une odeur d'hydrogène sulfuré. Il reconnut plus tard que cette odeur était due à l'acide sélénhydrique, dont l'odeur se rapproche beaucoup, comme on le sait, de celle de l'acide sulfhydrique.

Le sélénium existe dans l'iodure de potassium à l'état de séléniate de potasse. Pour constater la présence de cette substance, il conseille d'ajouter un acide à l'iodure dissous, et de recevoir le gaz qui se dégage dans une solution d'acétate de plomb. Le précipité noir grisâtre qui se forme dans cette circonstance, recueilli, lavé et séché, est introduit dans un tube de verre dont l'extrémité recourbée plonge dans un flacon contenant de l'eau distillée ; par l'autre extrémité, on fait arriver un courant de gaz chlore ; aussitôt que le tube est chauffé au moyen de quelques charbons, il s'écoule dans le récipient un liquide jaune foncé, auquel succèdent des vapeurs blanchâtres qui se condensent contre les parois du tube à l'endroit où il n'est pas chauffé. En dirigeant l'action du calorique vers cet endroit, ces vapeurs ne tardèrent pas à parvenir dans le récipient et à se dissoudre dans l'eau ; la liqueur contient alors de l'acide sélénieux et de l'acide chlorhydrique résultant de la décomposition du proto et du deuto-chlorure de sélénium dans l'eau. En y ajoutant de l'acide chlorhydrique, puis du sulfite d'ammoniaque, ce sel est décomposé par l'acide chlorhydrique, et l'acide sulfureux, qui est mis en liberté, s'empare de l'oxygène de l'acide sélénieux et précipite le sélénium sous forme d'une poudre de couleur grisâtre, devenant ensuite d'un blanc jaunâtre.

M. Trez pense que le séléniate de potasse a été ajouté à l'iodure par fraude, ou bien qu'il accompagne l'iode pendant son extraction.

TOXICOLOGIE ET CHIMIE MÉDICO-LÉGALE.

**SUR L'EMPLOI DU SESQUIOXYDE DE FER HYDRATÉ ET DE LA
MAGNÉSIE COMME CONTRE-POISON DE L'ARSENIC;**

Extrait d'une lettre de M. OFFRET, pharmacien à Nantes, à
M. CAVENTOU.

M. Offret, pharmacien à Nantes, ayant lu, dans le *Journal de chimie médicale*, la note insérée au sujet de l'hydrate de sesquioxyde de fer, comme contre-poison de l'acide arsénieux, a adressé à M. le professeur Caventou une lettre, datée du 7 mars 1848, dans laquelle il annonce avoir employé, avec succès, il y a six ans, l'hydrate de sesquioxyde de fer dans un cas d'empoisonnement par le cobalt.

Il ajoute, de plus, qu'il a employé le même antidote concurremment avec la magnésie décarbonatée, conseillée par M. le professeur Bussy, dans un empoisonnement récent; que le contre-poison ferreux était pris sans répugnance, tandis que le lait magnésien n'était avalé qu'avec grande difficulté, et un dégoût presque invincible.

Il n'hésite pas à se ranger à l'opinion de M. le professeur Caventou, qui préfère l'hydrate de sesquioxyde de fer, à la magnésie décarbonatée comme contre-poison de l'acide arsénieux.

**DE LA PRÉSENCE NORMALE DE PLUSIEURS MÉTAUX DANS LE SANG
DE L'HOMME, ET DE L'ANALYSE DES SELS FIXES CONTENUS DANS
CE LIQUIDE;**

Par M. E. MILLON.

M. Millon ayant remarqué qu'en recevant le sang au sortir de la veine dans trois fois son volume d'eau, et qu'en l'introduisant, après cette dilution, dans un flacon de chlore gazeux,

on le voit se coaguler, se colorer en brun, et bientôt après former une masse grise, amorphe, pultacée, dans laquelle l'organisation des globules sanguins a entièrement disparu, a été conduit, en examinant de plus près cette réaction, à reconnaître que les matériaux organiques se trouvent presque en entier dans la partie coagulée, tandis que tous les principes salins sont au contraire réunis dans le liquide.

Cette observation a donc conduit l'auteur à une méthode d'analyse des sels fixes du sang par voie humide, méthode qui ne peut manquer de s'appliquer avec avantage à d'autres tissus, à d'autres liquides de l'économie. M. Millon a, en outre, observé, en opérant de la sorte, que le sang de l'homme contient constamment de la silice, du manganèse, du plomb et du cuivre. La proportion de silice et des métaux est suffisante pour que leur analyse n'exige aucune modification particulière. Après avoir évaporé à siccité le liquide que livre l'action du chlore, on calcine quelques instants le résidu pour faire disparaître la petite quantité de matière organique que le chlore n'a pas rendue insoluble. On traite ensuite la partie insoluble des cendres comme un minerai dans lequel on voudrait doser la silice, le plomb, le cuivre et le manganèse. On trouve que, sur 100 parties de ce résidu insoluble que donnent les cendres du sang :

La silice varie de . . . 1 à 3 pour 100.

Le plomb varie de . . . 1 à 5

Le cuivre varie de . . . 0,5 à 2,5

Le manganèse varie de. 10 à 24

De plus, M. Millon a reconnu que le cuivre et le plomb ne sont pas à l'état de diffusion dans le sang, qu'ils se fixent avec le fer dans les globules, et que tout porte à croire qu'ils participent comme lui à l'organisation et à la vie.

**SUCRERIES VÉNÉNEUSES, CONDAMNATION, PUIS ACQUITTEMENT
D'UN PATISSIER DE BRUXELLES.**

Le tribunal correctionnel de Bruxelles a tout récemment prononcé un jugement longuement motivé dans une affaire intentée au sieur Schmidt, pâtissier de cette ville.

Ce pâtissier était poursuivi pour avoir mêlé des substances vénéneuses à des bonbons fabriqués et vendus par lui, et pour avoir, par imprudence, empoisonné deux des enfants du sieur Bruner : l'un de ces enfants a succombé, l'autre est dans un état d'idiotisme.

Le tribunal a déclaré Schmidt coupable d'homicide par imprudence, et l'a condamné à six mois d'emprisonnement, 50 francs d'amende et à 2,500 francs de dommages-intérêts au profit du père des enfants empoisonnés.

Le sieur Schmidt, ainsi que la partie civile, avait fait appel ; le 4 février, la Cour a vidé son délibéré, et cette Cour, présidée par M. Willems, a rendu un arrêt qui met à néant le jugement dont les parties ont appelé, et acquitte entièrement le prévenu Schmidt, condamnant la partie civile aux dépens.

L'arrêt est fondé sur ce qu'il n'a pas été prouvé par l'instruction, devant le premier juge et devant la Cour d'appel, que les bonbons, qui ont occasionné les accidents graves dont il s'agit, bonbons acquis prétendument chez le boulanger Van Heeck, avaient été réellement fabriqués par le prévenu.

Voilà de pauvres parents condamnés à des frais, pour avoir demandé justice de la mort de l'un de leurs enfants et de l'idiotisme du second !!

EMPOISONNEMENT PAR LE CHLOROFORME.

Lorsque nous demandâmes, dans une des séances du Conseil de salubrité, que la vente du chloroforme fût soumise aux mêmes

conditions que les substances toxiques, plusieurs membres combattirent cette proposition, disant que le chloroforme ne pourrait occasionner la mort. Voici un exemple qui démontre que cette opinion ne peut être adoptée.

Une enquête a été instituée le 1^{er} février à Winlaton, à cinq milles à peu près de Newcastle Upon Tyne, relativement au décès de Hannah Greener, jeune fille de quinze ans qui succomba le 29 janvier à l'inspiration du chloroforme. Cette affaire a causé dans le voisinage une sensation prodigieuse. Le premier témoin dépose que la défunte avait été admise à l'hôpital de Newcastle pour une affection des orteils qui avait nécessité l'ablation complète d'un ongle. A son retour chez elle, l'onyxis se déclara dans le gros orteil, et M. Meggison conseilla l'excision de l'ongle; on y consentit, et l'opération fut pratiquée en ma présence et celle de ce médecin. La malade poussa un profond soupir lorsque l'ongle eut été enlevé; on lui jeta de l'eau au visage, le choc lui fit faire un léger mouvement de l'œil; on administra alors de l'eau-de-vie, mais elle ne produisit qu'un râle prononcé dans le gosier. Une saignée au bras et à la jugulaire ne produisit que très peu de sang; le collapsus devint plus profond et la malade expira. La mère déclare que toute la famille avait non-seulement consenti à l'opération, mais aussi à l'application de l'agent anesthésique.

M. Meggison, chirurgien, s'exprime ainsi : « Hannah Greener, à qui je donnais des soins, est morte vendredi dernier, sous l'influence du chloroforme que j'avais administré pour la rendre insensible à la douleur cuisante qui accompagne l'ablation d'un ongle. Cette dernière mesure était nécessitée par un onyxis. Après l'avoir fait asseoir, je versai une cuiller à café de chloroforme dans une serviette que je lui tins sous le nez, elle ne prit que deux inspirations, et déjà elle repoussait la main qui portait le linge imbibé. Je la priai de continuer à respirer

naturellement, et je remarquai au bout d'une demi-minute que les muscles du bras devenaient rigides, et la respiration hale-tante sans être stertorée. Au moment où s'établit la rigidité de muscles, le pouls diminua de force sans prendre de la fréquence. Je priai alors mon second, M. Loyd, de faire l'excision, qui fut terminée en un instant. Au moment où se fit l'incision semi-circulaire, elle fit un mouvement convulsif que j'attribuai à l'insuffisance de la dose de chloroforme; cependant je ne lui en fis pas inspirer davantage. Les yeux étaient fermés; je les ouvris et les paupières restèrent ouvertes; les lèvres se séparèrent et prirent aussi bien que la face entière une teinte blanchâtre; les yeux commencèrent à s'injecter. L'eau que je lui jetai au visage ne produisit presque point d'effet, et ce fut à peine si elle put avaler quelques gouttes de l'eau-de-vie que je lui administrai. Je couchai alors la malade sur le dos, et je n'obtins de la saignée du bras et de la jugulaire qu'une cuillerée de sang; je crois qu'elle avait déjà cessé de vivre au moment où je cherchais à lui en tirer. Je sentis les battements du pouls pour la dernière fois au moment où elle fit le mouvement convulsif et où la face avait pâli. Il ne s'est pas écoulé plus de trois minutes entre la première inspiration de chloroforme et le décès. »

M. Loyd, aide du dernier témoin, présente au jury la fiole contenant le reste du chloroforme qui avait été employé. Il en manque à peu près une cuillerée. Il confirme en tous points la déposition de son principal.

Sir John Fife, chirurgien à Newcastle, fait sa déposition en ces termes : « J'ai fait l'autopsie de Hannah Greener, assisté de M. Glover; en voici le résultat : Le cadavre présente le développement d'une fille de quinze ans, mais il y a beaucoup de maigreur. La rigidité des membres n'est pas plus considérable que d'ordinaire et les yeux ne sont pas congestionnés. A l'ou-

verture du thorax, les poumons ne sont pas affaissés ; ils présentent sur la totalité de leur surface, et spécialement dans la partie inférieure, un engorgement très considérable ; on remarque aussi des taches nombreuses de couleur violette, bleuâtre et même rougeâtre. Les poumons sont crépitants, et l'on observe le long du bord antérieur, principalement dans le lobe supérieur, des bulles emphysémateuses de petite dimension. La section de ces organes ne révèle point l'existence de tubercules ; on remarque cependant des indurations le long des bronches de second ordre formées par des ganglions dont la structure est altérée. On trouve dans le parenchyme et dans les bronches un liquide écumeux et sanguinolent mêlé au mucus. Il n'existe aucune trace d'hépatisation. L'épiglotte est d'un rouge vif ; la muqueuse du larynx est fortement injectée, et les sinus de ce dernier contiennent un mucus noirâtre. L'œsophage est à l'état normal, l'estomac est rempli de nourriture, et la digestion se faisait au moment du décès. On trouve un peu d'engorgement dans le foie, les reins et la rate, et le cœur contient un fluide sanguin noirâtre dans les deux ventricules ; il y en a cependant très peu dans celui de gauche ; la structure de cet organe et des gros vaisseaux est parfaitement saine. On remarque de l'engorgement dans le système vasculaire du cerveau, et ses ventricules donnent plus de sérum qu'à l'ordinaire. Je conclus de cette autopsie que la mort a été causée par l'engorgement pulmonaire, et que cette congestion est résultée des inspirations du chloroforme ; car il est prouvé par les expériences de M. Wakley et de M. Glover sur les animaux, que c'est un effet très ordinaire de cet agent. Il n'apparaît point qu'il existât aucun indice qui pût engager le chirurgien à s'abstenir de faire usage du chloroforme dans l'opération que nécessitait l'affection dont la malade était atteinte, opération qu'on met à bon titre au nombre des plus douloureuses que la chi-

rurgie puisse pratiquer. J'ai la conviction que la prudence la plus consommée, les connaissances les plus étendues, l'habileté la plus transcendante réunies n'eussent point réussi à prévoir, dans ce cas, les conséquences désastreuses qui ont suivi l'usage du chloroforme. »

M. Glover confirme entièrement la déposition du témoin.

Le jury, après une courte délibération, rend le verdict suivant :

« L'opinion unanime des jurés est que Hannah Greener a succombé à un engorgement pulmonaire causé par l'inhalation du chloroforme, et qu'on ne peut attacher le moindre blâme, dans cette fâcheuse circonstance, ni à M. Meggison ni à son aide M. Loyd. »

(*The Lancett*, february 5.)

EMPOISONNEMENT PAR DU JUS DE GROSEILLES CONSERVÉ DANS
UN VASE DE TERRE.

M. Desmedt aîné, pharmacien à Borgerhout, rapporte le fait suivant :

Le 16 juillet dernier, la fille aînée d'une famille de la commune de Borgerhout, voulant préparer une soupe aux groseilles rouges, écrasa une certaine quantité de ces fruits dans un vase en terre cuite vernissé à l'intérieur. La jeune fille, ayant été interrompue, ne put continuer jusqu'au lendemain la soupe qu'elle avait entreprise ; elle laissa les groseilles, à demi écrasées, dans le vase de terre, après y avoir ajouté une certaine quantité d'eau. Le lendemain ce travail fut repris ; les groseilles furent mises dans une bassine en cuivre et portées à l'ébullition ; le jus fut ensuite versé dans une passoire, recueilli dans une casserole en terre cuite et soumis à une nouvelle ébullition, après y avoir ajouté les aromes nécessaires, du riz et du pain. Cette soupe ainsi faite, toute la famille en mangea, et aussitôt des symptômes d'empoisonnement se manifestèrent : tous éprou-

vèrent des maux d'estomac, des vomissements, etc. M. Desmedt et un chirurgien furent appelés en l'absence du médecin ; des boissons aqueuses, huileuses, albumineuses et mucilagineuses furent successivement administrées pour favoriser les vomissements. Bientôt les symptômes alarmants cessèrent, mais on continua pendant quelque temps encore les boissons gommeuses. En peu de temps tous les membres de la famille furent entièrement rétablis.

On examina le vase qui avait contenu le jus de groseilles : les parois intérieures de ce vase vernis étaient fortement attaquées ; au fond se trouvait une grande quantité de poudre blanche provenant de l'action de l'acide sur le vernis. Le restant de la soupe était d'environ 8 onces, à peu près la moitié d'une assiette à soupe ordinaire ; elle avait une odeur agréable, une saveur un peu amère et astringente, l'acidité avait disparu.

M. Desmedt, pharmacien, fut chargé de l'examen de cette soupe : il en mit 4 onces dans une capsule de porcelaine, préalablement lavée à l'acide azotique ; il évapora à siccité et décomposa la matière organique par le même acide pur et concentré, en favorisant la décomposition par une chaleur modérée ; il obtint une substance noire charbonneuse qui fut calcinée dans un creuset ; le résidu fut traité par l'eau régale ; la solution, après filtration à travers une couche de verre blanc pilé et lavé à l'acide azotique, fut évaporée à siccité à une chaleur modérée ; on obtint 2 gros d'une substance saline qui fut redissoute dans l'eau distillée légèrement acidulée. La liqueur fut divisée en deux parties ; dans l'une on rechercha le cuivre dont la présence ne put être découverte par les réactifs ; dans l'autre partie de la liqueur on rechercha la présence d'un sel de plomb : l'ammoniaque y faisait naître un précipité blanc, noircissant par un courant d'acide sulfhydrique ; l'iode de potassium un précipité jaune pâle ; le chromate de

potasse un précipité jaune orangé; l'acide sulfurique un précipité blanc. On précipita le restant du liquide par l'ammoniaque, le précipité fut recueilli sur un filtre, lavé, séché et brûlé. Les cendres furent examinées au moyen de la loupe et on y remarqua la présence de quelques globules de plomb métallique. Ces cendres furent reprises par l'acide azotique et on fit l'essai par la lame de zinc qui se couvrit d'une légère couche métallique.

De ces expériences l'auteur conclut :

1° Que le jus de groseilles n'a pas attaqué la bassine en cuivre, attendu qu'il ne lui a pas été possible de reconnaître la présence de ce métal;

2° Qu'il avait au contraire fortement attaqué le pot en terre cuite, et que c'est bien de ce dernier vase que provient le sel plombique dont la présence a été constatée;

3° Que quoique la quantité de cette substance toxique fût trop minime pour pouvoir être déterminée d'une manière exacte, elle aurait cependant été suffisante pour empoisonner les personnes qui se sont trouvées sous son influence, si des remèdes efficaces n'avaient été administrés à temps;

4° Qu'on ne doit se servir de vases en terre vernissée qu'avec beaucoup de réserve, et qu'on peut facilement les remplacer par les vases en grès.

EMPOISONNEMENT PAR L'INGESTION DE CAPSULES FULMINANTES;

Par M. J.-W. FOSTER.

M. Foster, médecin à Keene (Kentucky), rapporte le fait suivant :

Ce médecin fut appelé, il y a quelque temps, pour donner des soins à un enfant de quatorze mois; ses parents prétendaient qu'en jouant avec des capsules fulminantes, il avait pu en avaler quelques-unes. L'enfant éprouvait les symptômes d'une

vive douleur. Depuis l'arrivée du médecin, son état paraissait être empiré; les yeux étaient enfoncés et vitreux; il y avait de la chaleur à l'épigastre; les extrémités étaient froides; dans l'espace d'une heure, l'enfant avait eu huit ou neuf selles. Un remède qu'on lui avait donné avant l'arrivée du médecin, avait occasionné des vomissements. M. Foster ordonna l'ipécacuanha, et de l'eau tiède en abondance pour dégager l'estomac; mais comme les déjections affaiblissaient considérablement le petit malade, il lui fit administrer un lavement de mucilage d'amidon et de 8 gouttes de laudanum, et lui donna immédiatement après, une forte dose de magnésie calcinée. Enfin, un purgatif alcalin fut prescrit dans le but de neutraliser les acides qui pouvaient se trouver dans l'estomac et dans les intestins, et de prévenir leur action sur le cuivre des capsules. En une heure, les symptômes avaient disparu; l'enfant s'endormit, et le lendemain il était guéri. On trouva, dans les matières fécales, quatre capsules qui ne contenaient plus de poudre fulminante.

EMPOISONNEMENT PAR L'ARSENIC, EXPÉRIENCES FAITES PAR
PLUSIEURS EXPERTS.

On lit dans une affaire criminelle qui a été portée devant les assises de l'Ardèche (affaire Alizou), que des expériences faites par des experts sur une portion de terre qui avait reçu les vomissements, avaient été suivies de résultats différents: ainsi, les premiers experts, qui n'avaient mis en pratique que des moyens insuffisants, n'obtinrent qu'un résultat négatif; l'expert appelé pour une nouvelle expertise constata, d'une manière certaine, la présence de l'arsenic dans une partie du produit soumis à l'analyse chimique.

EMPOISONNEMENT PAR DU PAIN.

On lit dans un journal politique l'article suivant qui signale un cas grave d'empoisonnement dû à du pain.

Il y a une quinzaine de jours environ que plusieurs ouvriers travaillant à la route départementale du Martoulet à Terrasson (Corrèze), éprouvèrent après leur repas du matin des douleurs de tête et d'entrailles, des étourdissements, et furent en proie à des vertiges et comme à l'ébriété, quoiqu'ils n'eussent mangé autre chose que du pain de froment, et qu'ils n'eussent pas bu. Ces symptômes d'empoisonnement persistèrent pendant plusieurs heures, et quand ces individus revinrent de ce déplorable état, on eût dit qu'ils sortaient d'un état d'ivresse ; ils chancelaient et tremblaient de tous leurs membres, et il leur fut impossible de se remettre au travail. Un cheval et un cochon auxquels on fit manger du pain qu'on supposait contenir quelque substance nuisible, éprouvèrent immédiatement un malaise analogue à celui qui s'était manifesté chez les ouvriers : ils étaient comme étourdis et refusaient de marcher.

Quelques-uns de ces ouvriers se rendirent alors à Lubersac et remirent au maire de la commune ce qui restait du pain, en indiquant le boulanger ; celui-ci reconnut avoir fait le pain et l'avoir vendu. Il dit avoir fait usage de farine qui lui avait été expédiée de Limoges et qui sans doute était sophistiquée, mais qu'il l'ignorait. Il remit alors entre les mains de l'autorité ce qui restait de la farine qui lui avait été livrée, et la facture du marchand. Ces différentes pièces ont été saisies et adressées au parquet du tribunal de Brive. Si le fait est vrai, comme l'affirme notre correspondant, nous faisons des vœux pour que bonne et prompt justice soit faite, et qu'elle vienne mettre un terme à la vente de toutes ces marchandises mélangées, dont la conséquence est non seulement un vol, un abus de confiance infâme, mais aussi, dans certains cas, une grave altération de la santé du peuple qui peut aller jusqu'à donner la mort.

PHARMACIE.

DÉFINITION DU REMÈDE SECRET.

L'Académie royale de médecine de Bruxelles a, dans sa séance du 29 janvier, adopté la définition suivante du *remède secret*.

Est réputé secret : *Tout remède dont la nature et la composition sont tenues cachées ou ne sont pas généralement connues.*

Cette définition a au moins un sens ; elle ne peut être comparée à celle adoptée en France, qui assimile au remède secret tout médicament qui n'est pas formulé au Codex.

MIXTURE ODONTALGIQUE ;

Par M. Lucien PIESTE.

Ammoniaque liquide du commerce... 20 grammes.

Teinture de girofle..... 10 —

Mélez.

On imbibe une petite quantité de coton en rame de ce liquide, on l'introduit dans la cavité de la dent cariée ; il détermine immédiatement la cautérisation du nerf sensible, et la douleur disparaît comme par enchantement.

Dans cette mixture, c'est l'ammoniaque qui produit l'effet curatif ; on peut se dispenser d'y ajouter la teinture de girofle si on ne l'a pas sous la main.

Cette propriété de l'ammoniaque est peu connue, et par cette raison inusitée.

Il serait peut-être possible d'attribuer dans quelques cas la maladie des dents à un acide particulier qui occasionne la désagrégation de la dent qui peut être la cause de la douleur ;

cet acide étant saturé par l'hydrogène azoté, la douleur n'existe plus.

Je ne saurais assez recommander l'emploi de cet odontalgique ; il réussit toutes les fois qu'il peut être employé dans le siège de la douleur.

SUR LA PRÉPARATION DES CAPSULES MÉDICINALES A L'AIDE DU CASÉUM ;

Par M. JOZEAU, pharmacien.

La préparation des capsules médicinales a été le sujet de divers brevets, de procès, qui ne sont même pas tous jugés. Cette opération a dû fixer l'attention des pharmaciens.

Nous allons faire connaître un procédé, publié par M. Jozeau, procédé qu'il nous avait communiqué, mais que nous n'avions pas voulu faire connaître, n'y ayant pas été autorisé.

Nous avons vu les capsules préparées par M. Jozeau, elles remplissent parfaitement le but qu'on se propose.

Voici ce que dit M. Jozeau au sujet de ses capsules :

Frappé des inconvénients de l'emploi de la gélatine et des diverses substances qui servent à la confection des capsules médicinales, j'ai pensé que le caséum, déjà étudié par Bracconot, pouvait y parer. J'ai donc dirigé mes recherches sur ce corps modifié par la chaleur, et j'ai reconnu qu'employé en couches minces, il oppose une résistance frappante à l'odeur la plus expansive, jouissant avec ce premier avantage d'une digestibilité parfaite. Ces deux propriétés essentielles réunies dans un des corps les plus alimentaires peuvent rendre de véritables services à la médecine en l'appliquant à envelopper les pilules odorantes, soit pour les conserver, soit pour en faciliter l'ingestion. La certitude que cette capsule se digère toujours et facilement (car elle se délaye même dans l'eau froide), fera

certainement préférer ce corps à la gélatine, qui est loin de posséder cet avantage.

La facilité avec laquelle on peut l'employer permettra aux pharmaciens d'en multiplier l'emploi. Je vous en donne à cet effet la formule.

On prend du caséum impur (fromage frais et maigre), on le plonge vingt minutes dans l'eau bouillante, on le presse fortement, et on le dissout dans une quantité d'eau et d'ammoniaque suffisante pour obtenir un liquide sirupeux; on ajoute 1/10 de sucre, 1/10 du poids du caséum; on fait évaporer jusqu'à siccité, et on réduit en poudre.

Quand on veut capsuler des pilules, on délaye de cette poudre dans de l'eau autant qu'il en faut pour en faire un mucilage épais; on mouille les pilules avec ce mélange, et on les jette dans la poudre. On réitère à deux ou trois couches, suivant l'intensité de l'odeur des pilules; seulement au dernier mouillage, au lieu de les jeter dans la poudre, on les plonge dans de l'eau légèrement acidulée; on les retire après une minute d'immersion, et on les laisse sécher.

FORMULE D'UNE LIMONADE PURGATIVE GAZEUSE EN POUDRE,
AU CITRATE DE MAGNÉSIE.

Par M. CADET - GASSICOURT.

On prend les quantités d'acide citrique et de magnésie calcinée dans les propositions nécessaires pour représenter dix doses de 50 grammes de citrate magnésien.

Soit : Acide citrique. 260 grammes.

Magnésie calcinée. 80 —

Plus : Acide borique cristallisé. . . 113 —

On fait dissoudre l'acide citrique dans 2 kilogrammes d'eau distillée, et l'on filtre.

Il faut ensuite mettre dans une capsule de porcelaine la magnésie et l'acide borique; y verser, peu à peu, la solution acide pour former une pâte, en s'aidant d'une spatule en verre; puis étendre et délayer cette pâte, en y versant le reste de la solution; opérer la dissolution du mélange à la température d'une ébullition entretenue. La matière étant épaissie, on l'enlève du feu; on la réunit avec soin, et on achève sa dessiccation à l'étuve. Pulvériser le citrate desséché.

| | |
|-----------------------------------|--------------|
| Ajouter du sel en poudre. | 413 grammes. |
| Sucre blanc râpé. | 737 — |
| Acide citrique en poudre. | 100 — |
| Bi-carbonate de soude. | 50 — |

Mélanger exactement, aromatiser à volonté avec la teinture d'écorce de citron, et diviser en dix flacons contenant 130 grammes chacun.

SUR LA PRÉPARATION DU SIROP DE CODÉINE;

Par M. GOBLEY.

M. Mialhe, dans une note sur la préparation du sirop de codéine, insérée dans le dernier numéro du *Bulletin de thérapeutique*, propose, pour remplacer le procédé donné par M. Cap, de dissoudre la codéine dans une petite quantité d'eau acidulée par l'acide acétique (5 gouttes d'acide acétique, 0 gramme 50 de codéine, 150 grammes de sirop), et d'ajouter la dissolution à du sirop de sucre blanc.

Le procédé suivant, dont je me sers depuis longtemps, est aussi expéditif que celui de M. Mialhe, et me paraît préférable en ce qu'il ne change pas l'état de la codéine :

Codéine. 1 gramme.

Sirop de sucre blanc. 150 —

On met la codéine pulvérisée en contact avec trois fois son poids d'alcool à 88° (36° R.); la dissolution, qui s'opère d'une

manière complète à la température ordinaire, peut être mélangée avec le sirop; mais je préfère opérer la solution de la codéine dans un poëlon d'argent et chauffer doucement avec une partie du sirop pour chasser l'alcool; j'ajoute ensuite le restant du liquide. Ce sirop, comme celui préparé par les procédés de MM. Cap et Mialhe, renferme 0,10 de codéine par 30 grammes.

PRÉPARATIONS DE CHLOROFORME

Proposées par M. DORVAULT, pharmacien à Paris.

Eau chloroformisée.

Chloroforme pur. 50 centigrammes (20 gouttes).

Eau distillée. 1000 grammes.

Agitez fortement pour opérer la dissolution.

On obtient ainsi un soluté parfaitement transparent, d'une saveur tout à la fois sucrée, menthée et éthérée, qui sera trouvée fort agréable par la plupart des malades.

La cuillerée médicinale étant de 20 grammes, chaque cuillerée d'eau chloroformée contiendra 4 gouttes ou 1 décigramme de chloroforme.

Les praticiens pourront, selon les cas, diminuer ou augmenter la dose du chloroforme par rapport à l'eau. De même qu'en ajoutant à ce soluté des sirops appropriés, ils formeront ainsi des potions aussi variées qu'ils auront d'indications à remplir dans les limites de la médication chloroformique.

Sirop de chloroforme.

Chloroforme pur. 2 grammes 50 centigrammes.

Sirop simple. 100 grammes.

Agitez fortement pour opérer la dissolution.

Ce sirop contient 1 goutte ou 2 centigrammes $\frac{1}{2}$ de chloroforme par gramme. Il est destiné à être pris pur par petites cuillerées à café, ou délayé dans de l'eau.

**COMPOSITION CONTRE LES BOUTONS DE FIÈVRE ET LES APHTHES
DE LA BOUCHE.**

Prenez : Miel rosat. 31 grammes.

— Acide chlorhydrique. 8 —

Mélez.

On touche les boutons et les aphthes avec le mélange, en se servant d'un pinceau.

FALSIFICATIONS.

**FALSIFICATION DE SUBSTANCES MÉDICAMENTEUSES AUX
ÉTATS-UNIS.**

Les falsifications semblent, dans tous les pays, être adoptées au détriment de la santé publique, au profit d'hommes cupides. Voici ce qu'on écrit sur ce qui se passe aux Etats-Unis:

On donne le bromure de potassium pour l'iodure.

L'iodure de potassium est aussi fréquemment frelaté par d'autres sels.

Les pilules bleues contiennent depuis 10 jusqu'à 7 $\frac{1}{2}$ p. $\frac{1}{100}$ de mercure, mélangé avec de la terre bleuâtre et du bleu de Prusse, pour leur donner la densité et la couleur. Voici la composition de ces pilules :

Mercure 7,5

Matière terreuse. 27,0

Bleu de Prusse pour la couleur. 1,5

Sable combiné à de la terre. 2,0

Matières sucrées solubles 34,0

Matières organiques insolubles 12,0

Eau 18,0

100,0

L'oxyde de zinc importé d'Angleterre n'est que du carbonate. Ce que l'on appelle soufre précipité contient de 80 à 95 p. $\%$ de sulfate de chaux.

L'opium et la scammonée sont on ne peut plus mauvais. La majeure partie des extraits ne proviennent pas des substances annoncées, et on ne peut y avoir aucune confiance comme médicaments.

Tous les sels de morphine, de quinine, etc., sont étrangement falsifiés.

On se demande si les nations ne s'entendront pas un jour pour publier des lois sévères, applicables à tous ceux qui trompent sur la nature des marchandises, quelles qu'elles soient? A. C.

SUR LA FALSIFICATION DES VINS;

Condamnation du falsificateur.

On écrit de Magdebourg (Prusse) :

Les membres de la nouvelle secte, dite de l'Eglise libre, et qui a été fondée en notre ville par M. le pasteur Ulich, devaient se réunir jeudi dernier à un grand banquet, et, à cet effet, ils avaient commandé chez le marchand de vins Haetzel plusieurs centaines de bouteilles de bordeaux, de champagne et de madère.

Au repas, en goûtant les vins fournis par le sieur Haetzel, les convives les trouvèrent détestables sous tous les rapports. Des chimistes qui étaient présents en firent sur-le-champ l'analyse, et il résulta de cette opération qu'une partie des vins avaient été fabriqués avec des vins gâtés et des matières colorantes.

Une accusation s'en est suivie contre le sieur Haetzel, lequel a dit pour sa défense qu'il avait réellement commandé à ses correspondants de Stettin les vins que les membres de l'Eglise libre désiraient avoir; que ces vins n'étant pas arrivés,

et ne voulant pas mettre dans l'embarras les souscripteurs au banquet, il avait tant bien que mal fabriqué les vins demandés, qu'il avait mis dans des bouteilles étiquetées : Médoc, Château-Margaux, Laffite, Laroze, Aï mousseux, Madère-Funchal, etc.

Le tribunal criminel a condamné Haetzel à une amende de 200 thalers (800 francs), à la privation du droit de porter la cocarde nationale, et à servir jusqu'à l'âge de soixante ans dans la deuxième classe de l'armée, classe en quelque sorte disciplinaire, et où les moindres infractions sont punies de châtimens corporels.

SUR LA FALSIFICATION DES EAUX MINÉRALES NATURELLES;

Par M. MENIÈRE, pharmacien à Angers.

Il y a déjà longtemps que quelques personnes s'occupent particulièrement de la falsification des eaux naturelles. Bien que la fraude ne puisse pas toujours s'exercer sur une grande échelle, parce qu'elle serait bientôt découverte, on a recours à différents moyens; je ne pense pas pour cela, en les énonçant, empêcher la fraude, mais seulement prévenir mes confrères de s'adresser toujours à des maisons sûres.

La fraude, en général, s'exerce à l'aide des quatre moyens suivans : 1° par l'imitation de la capsule; 2° par une substitution; 3° en vendant une eau artificielle; 4° en allongeant une eau naturelle.

Le premier moyen a eu trop de retentissement en 1846 pour ne pas être connu de tous les pharmaciens, qui ont appris par les journaux qu'un industriel avait vendu pendant quelques mois, aux Parisiens, de l'eau d'Enghien sous le cachet de l'eau de Bonnes.

Le second moyen n'est pas très connu : il paraîtrait, du reste, que le peu de succès qu'on en a obtenu l'a fait cesser. En 1846, une maison de droguerie avait acheté des cruchons vides à

eau de Sedlitz : sur la demande qu'un pharmacien fit à cette maison, on lui expédia de l'eau de Sedlitz à un prix trop bas pour ne pas croire de suite qu'il y avait fraude ou erreur. En effet, l'eau de Sedlitz renfermée dans les anciens cruchons, ne contenait en solution que du sulfate de magnésie; on avait eu la précaution de recouvrir le cruchon d'une feuille de papier, et d'y apposer un cachet avec deux initiales, au lieu du nom de *Sedlitz* et de la croix de Malte que l'on retrouve sur le cachet des eaux de Sedlitz véritables.

Quelques personnes, dans de petites localités, ne regardent pas comme fraude de vendre au public de l'eau composée dans le laboratoire pour de l'eau naturelle.

Le quatrième moyen cessera tous les jours, à mesure que les administrations, plus soigneuses de leurs intérêts et de leur réputation, ne laisseront bientôt plus puiser à leurs sources que leurs fontainiers, et ne laisseront pas remplir n'importe quel vase sans déliyrer la moindre garantie, en donnant un certificat de puisement ou une capsule pour recouvrir les bouteilles. Ainsi, entre autres localités, à Chateldon, à Cransac, il est de notoriété publique que des spéculateurs puisent de l'eau aux sources, sans la moindre distinction, dans des vases de différentes grandeurs, dans des barriques même, qu'ils distribuent aux pharmaciens des environs et aux personnes qui en ont besoin. On ne peut nier, après cela, que la mauvaise foi et le désir du gain ne fassent couper l'eau naturelle de deux ou trois fois son volume d'eau ordinaire, et qu'après ce baptême, aux yeux des spéculateurs, elle ait la même valeur que précédemment.

Parmi les moyens pour éviter toutes ces fraudes, voici les principaux qui sont déjà mis en pratique par quelques administrations :

1° Une administration ne devrait jamais laisser remplir que des bouteilles de litre ou d'un plus petit volume, et délivrer un

certificat de puisement et des capsules au timbre de l'administration, avec le millésime de l'année ; 2° chaque bouteille destinée à l'exportation devrait être recouverte d'une bande de papier collée sur le bouchon et sur chaque côté du col de la bouteille, avec les mêmes indications que l'on retrouverait sur la capsule. Enfin, il serait utile que chaque bouteille portât une étiquette, timbrée à sec, avec la manière sommaire dont on devra faire usage de l'eau.

OPIUM FACTICE

Reconnu par M. BATKA, à Prague.

Ce prétendu opium, que M. Batka a trouvé dans le commerce, était en morceaux semblables à ceux de l'opium de Smyrne ; il était couvert de fleurs de *rumex* sans être enveloppé de feuilles ; il était brillant comme l'opium d'Egypte, mais d'une couleur plus foncée. L'action de l'air le rendait presque inodore et le durcissait. Cet opium ne ramollissait pas par la chaleur de la main, il craquait sous la dent comme du sable et avait une légère amertume ; sa cassure était brillante et semblable à la résine caragne ; exposé à la flamme, il ne fond point, mais se carbonise en répandant une odeur d'encens ; il en est de même lorsqu'on le dissous ou qu'on le triture ; il ne développe point d'électricité par le frottement ; il est moins dur que l'opium véritable, et se réduit en poudre facilement, tandis que le véritable opium devient onctueux sous le pilon. Réduit en poudre, cet opium factice est sec et de couleur brunâtre. Sa solution aqueuse est sans action sur le tournesol. Lorsqu'elle est froide, cette solution mousse fortement, comme une solution gommeuse ; chaude, elle produit le même effet. Cette solution est de couleur brune ; placée entre l'œil et la lumière, elle est rougeâtre ; évaporée, on obtient de la gomme qui se réduit en cendres ; pendant l'incinération se re-

marque surtout une odeur désagréable, assez semblable à celle de la gélatine animale.

M. Batka a trouvé que ce produit était composé, 1° de :

| | | | |
|--|----|---|-----|
| Matières insolubles dans l'eau et dans l'alcool, composées de substances combustibles contenant du carbone et de l'azote | 7 | } | 25 |
| 2° De matières incombustibles, telles que sable, fer, chaux et plomb | 18 | | |
| 3° De matières solubles dans l'eau, gomme. | 64 | | |
| 4° De matières solubles dans l'alcool, résine. | 9 | | |
| Perte. | 2 | | |
| | | | 100 |

Ce prétendu opium, dit M. Batka, ne contenait pas la moindre trace de morphine ni d'acide méconique. C'était un produit purement artificiel, qui ne contenait pas même une parcelle d'opium.

FALSIFICATION DE LA CANNELLE EN POUDRE.

Dans une de ses audiences, le tribunal de Lille a condamné la dame Gilodon, épicière à Armentières, pour vente de *cannelle en poudre falsifiée*, à 200 francs d'amende et aux frais; il a en outre prononcé la confiscation de la marchandise saisie.

Si l'exemple donné par le tribunal de Lille était suivi, on ne trouverait pas dans le commerce *du sel falsifié avec du plâtre cru, du vin coloré par le suc des baies du phytolaca, du chocolat qui contient tant de fécule qu'on est forcé de le colorer par de l'oxyde de fer, du poivre mêlé de terre ou de fécule, du sucre mêlé de glucose et de fécule, etc. etc.*

ADULTÉRATION DES FARINES.

Le sieur Gillon, meunier à Fosse (Belgique), a été condamné, par le tribunal de Namur, à un an de prison et à 300 francs

d'amende, pour avoir mêlé à des farines de la craie et le produit de la mouture des semences des légumineuses.

Le tribunal a démontré la gravité du délit imputé à Gillon, gravité qui ressortait de la misère qui régnait à l'époque où la falsification a été opérée ; aussi a-t-il considéré cet état malheureux des classes pauvres comme une circonstance aggravante.

FALSIFICATION DES FARINES.

Le nommé Charles Dervæet, gérant de la Compagnie de panification, établie à Molenbeeck-Saint-Jean (Belgique), a été condamné, par défaut, à un emprisonnement de deux ans, à une amende de 200 florins et au retrait de sa patente, pour avoir, dans le courant du mois d'août dernier, mêlé ou fait mêler à des farines et à des pains, destinés à être vendus, des substances nuisibles à la santé.

GORGEMENT DES SANGSUES.

Nous avons dit dans l'un de nos derniers numéros que nous ferions connaître l'issue des procès relatifs au gorgement des sangsues. Voici les arrêts rendus par la Cour royale :

Cour royale de Paris. — Chambre des appels de police correctionnelle. — Audience du 28 janvier 1848.

A l'audience publique du 31 décembre 1847, où le rapport de M. le conseiller Boulloche ;

A l'audience publique du vendredi 28 janvier 1848, où la cause a été continuée, où les prévenus dans leurs dires et déclarations, ensemble dans leurs réponses aux interpellations de M. le président ;

Où la partie civile en ses moyens de plaintes et demande ;

Où les défenseurs dans leurs plaidoiries et conclusions respectives ;

Où, pour le procureur général, M. de Gérando, substitui, qui, après sa discussion au soutien de l'appel du ministère public, a conclu à plus forte peine contre les deux prévenus, celle prononcée par les premiers juges n'étant pas suffisante pour réprimer le délit de tromperie reproché auxdits prévenus;

Vu, enfin, toutes les pièces du procès, et après en avoir délibéré,

La Cour, statuant sur les appels respectivement interjetés par le procureur du roi et Joseph Martin, d'une part, et par les sieurs Laurens et Vauchel, d'autre part, du jugement susdaté et transcrit :

En ce qui touche les faits de la prévention, relatifs soit au délit de tromperie sur la nature de la marchandise, soit à la dénonciation calomnieuse;

En ce qui touche également la culpabilité des personnes, le caractère et la qualification des faits,

Adoptant les motifs des premiers juges,

Considérant néanmoins qu'il n'existe point au procès de circonstances atténuantes et que les peines prononcées ne sont pas proportionnées à la gravité des délits dont Laurens et Vauchel sont reconnus coupables; que c'est à tort que les premiers juges ont fait application de l'article 463 du Code pénal;

En ce qui touche les dommages-intérêts :

Considérant que les sommes allouées par les premiers juges ne sont pas suffisantes pour indemniser Martin du préjudice par lui éprouvé; que la Cour a les éléments nécessaires pour en faire une juste appréciation;

Par ces motifs, met l'appellation et ce dont est appel au néant : 1° en ce que des circonstances atténuantes ont été admises par les premiers juges; 2° en ce que Laurens et Vauchel n'ont été condamnés à payer à Martin que 1500 francs à

titre de dommages-intérêts; 3° en ce que la durée de la contrainte par corps n'a été fixée qu'à une année; émendant quant à ce et par application l'article 423 du Code pénal, transcrit au jugement,

Condamne Laurens et Vauchel, chacun à une année d'emprisonnement; les condamnés chacun en 750 francs d'amende; les condamnés solidairement et par corps à payer à Martin, à titre de dommages-intérêts, la somme de 6000 francs pour le délit de tromperie, et celle de 2500 francs pour le délit de dénonciation calomnieuse;

Et, conformément aux articles 7, 30 et 40 de la loi du 17 avril 1832, fixe à deux années la durée de la contrainte par corps pour l'exécution des condamnations pécuniaires prononcées tant dans l'intérêt de l'État que de celui des parties civiles, le jugement au résidu sortissant effet;

Autorise Martin à faire insérer le présent arrêt à la suite du dit jugement dans les journaux désignés par les premiers juges et aux frais des condamnés;

Condamne Laurens et Vauchel en tous les dépens liquidés, ceux faits devant la Cour à la requête du ministère public et ceux avancés par la partie civile, non compris le timbre, l'enregistrement, le coût et la signification du présent arrêt;

Déclare la partie civile personnellement tenue desdits dépens avancés par le trésor, sauf son recours de droit.

Fait et prononcé au Palais de justice, à Paris, le 28 janvier 1848, en l'audience publique de la Cour, où siégeaient comme à la précédente audience du 31 décembre 1847, M. de Glos, président; MM. Chambry, de Bastard, d'Esparbès de Lussan, Perrot de Chezelles aîné, Roussigné, Brethons de Lasserre et Bouloche, conseillers, lesquels, ainsi que le greffier, ont signé le présent arrêt.

Mandons et ordonnons à tous huissiers, sur ce requis, de mettre le présent arrêt à exécution,

A nos procureurs généraux et à nos procureurs près les tribunaux de première instance d'y tenir la main,

A tous commandants et officiers de la force publique d'y prêter main-forte, lorsqu'ils en seront requis.

En foi de quoi le présent arrêt a été signé par le président, par les conseillers et par le greffier.

Cour royale de Paris. — Chambre des appels de police correctionnelle. — Audience du 28 janvier 1848.

A l'audience publique du 31 décembre 1847, où le rapport fait par M. le conseiller Bouloche ;

A l'audience publique du vendredi 28 janvier 1848, où la cause a été continuée, où les parties présentes dans leurs dires et déclarations, ensemble dans leurs réponses aux interpellations de M. le président ;

Où les défenseurs dans leurs plaidoiries et conclusions respectives ;

Où, pour le procureur général M. de Gérando, substitut, qui, après sa discussion, a conclu à la confirmation du jugement, sauf la réduction de l'amende prononcée ;

Vu enfin toutes les pièces du procès, et après en avoir délibéré,

La Cour, statuant sur l'appel interjeté par Martin du jugement susdaté et transcrit :

Considérant que, par arrêt en date de ce jour, Laurens et Vauchel ont été, sur la plainte même de Martin, condamnés à une peine correctionnelle et à des dommages-intérêts envers ledit Martin, pour tromperie sur la nature de la marchandise, par la vente de sangsues gorgées ; que Martin était donc de bonne foi, lorsque dans divers passages d'une brochure intitulée : *Histoire pratique des sangsues*, il imputait à Laurens

et Vauchel de gorger artificiellement, dans un but de fraude, des sangsues qu'ils livraient au commerce ; que s'il a dirigé les mêmes imputations contre Ritton, Coste, de Lyon ; Coyard, de Strasbourg, il ne l'a fait que parce que ces derniers étaient les associés de Laurens et Vauchel, et non avec l'intention de leur nuire, mais bien pour dévoiler une fraude préjudiciable aux intérêts de tout commerce loyal et de la santé publique :

Par ces motifs, met l'appellation et ce dont est appel au néant ; émendant, décharge l'appelant des condamnations contre lui prononcées au principal ; renvoie ledit Martin des fins de la plainte ;

Condamne les parties civiles en tous les dépens et à liquider ceux faits devant la cour, à la requête du ministère public, non compris le timbre, l'enregistrement du présent arrêt.

Fait et prononcé en Cour royale au Palais de justice, à Paris, le 28 janvier 1848, en l'audience publique de la Cour, où siégeaient M. de Glos, président, MM. Chambry, de Bastard, d'Esparbès de Lussan, Perrot de Chezelles aîné, Roussigné, Brethous de Lasserre, Boulloche, conseillers, lesquels, ainsi que M. Barbuat de Juranvigny, greffier, ont signé le présent arrêt.

OBJETS DIVERS.

ARSENIC DANS LES EAUX DE MARTIGNÉ-BRIANT (Maine-et-Loire).

Ayant eu connaissance du travail de MM. Caventou et Chevallier sur le dépôt des eaux de Bussang et, d'après l'analyse de M. Godfroi, des eaux de Martigné-Briant, il était naturel de croire qu'elles dussent contenir un arsenite, soit de chaux ou de fer, et que le dépôt devait en contenir d'une manière notable.

J'ai fait quelques expériences à ce sujet ; M. Chevallier avait

été chargé par le docteur Bigot de vouloir bien examiner le dépôt ferrugineux de ces mêmes eaux. J'ignorais cette dernière circonstance : aujourd'hui, que nous sommes arrivés au même résultat, je n'ai plus le moindre doute sur mes expériences.

En décembre dernier, je me suis procuré du dépôt des eaux de Joannette, bien que j'en eusse déjà provenant de quelques bouteilles d'eau ; aidé des dernières expériences de MM. Chevallier et Caventon, je suivis exactement le même procédé, c'est-à-dire j'ai traité 10 grammes de dépôt par l'acide hydrochlorique ; après avoir filtré la liqueur, je la soumis à un courant d'hydrogène sulfuré ; après avoir recueilli le dépôt, l'avoir fait sécher et laver à plusieurs reprises, je l'introduisis dans l'appareil de Marsh, à l'aide de la modification apportée dans cet appareil par M. Chevallier ; je reçus l'arsenic dans un tube en verre placé à la partie supérieure, où se dégage l'hydrogène arsenié.

Il arrive souvent que les eaux de Martigné ont une saveur ferrugineuse excessivement forte, d'autres fois beaucoup plus faible ; en raison des principes ferrugineux variables pour une cause ou pour une autre, il doit arriver nécessairement que l'arsenite varie en quantité.

Il est facile de voir maintenant que les analyses les plus sévères laissent beaucoup à désirer, puisque aujourd'hui toutes les eaux, contenant du carbonate de chaux, sont arsenicales(1), et qu'il est préférable de tenir plutôt compte des résultats obtenus sur les buveurs, que de vouloir toujours expliquer par la présence infinitésimale d'un sel la vertu d'une eau qu'on attribuait à d'autres causes.

C. MENIÈRE, *pharmacien, place du Pilon, à Angers.*

(1) Le fait avancé, sur l'existence de l'arsenic dans toutes les eaux contenant du carbonate de chaux, n'est pas démontré.

EMPLOI DU PAPIER FULMINANT POUR LA CONSTRUCTION
DES BALLONS AÉROSTATIQUES REMPLIS D'HYDROGÈNE;

Par M. E. KOPP.

La diffusion des gaz à travers le papier est tellement rapide, qu'il est presque impossible de remplir de gaz hydrogène un ballon construit avec cette matière et de le faire monter. M. E. Kopp s'est assuré que le papier à lettres le plus mince possible, pourvu qu'il ne présente ni trous, ni fissures, plongé dans l'acide nitrique monohydraté, et mélangé avec de l'acide sulfurique, devient tellement dense et compacte, qu'on peut parfaitement y conserver de l'hydrogène pur pendant assez longtemps.

Quoique le papier augmente ainsi de poids dans le rapport de 1 à 1 1/2, il est encore assez léger pour servir avantageusement. Si l'on s'arrange de manière que le ballon prenne feu à une certaine hauteur, il produit un phénomène d'ignition très-brillant et sans danger; la combustion est instantanée et complète, et ne donne pas de flammèches qui, tombant sur des objets combustibles, puissent y mettre le feu.

SANGSUES.

On affirme, d'après un journal allemand, que le gouvernement turc vient d'affermir pour deux années, à une compagnie anglaise, la pêche des sangsues, moyennant la somme de 1,485,900 piastres. Nous pensons que la piastre dont il est parlé est la *piastre turque*, qui est l'écu du pays et qui vaut 40 paras ou 2 francs de notre monnaie. Les sommes données au gouvernement turc seront donc de 2,971,800 francs.

Cette somme donnera encore lieu, il n'y a pas à en douter, à une surélévation du prix des sangsues, prix qui est déjà trop considérable.

On doit se demander comment l'administration ne s'occupe pas des moyens de peupler nos étangs, et pourquoi elle ne proposerait pas des prix pour celui qui indiquerait des moyens pratiques de multiplier les sangsues. Déjà nous savons qu'une personne qui habite Saint-Denis s'est occupée avec succès de recherches sur ce sujet, qui présente tant d'intérêt sous le rapport médical.

SUR LA NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA VALEUR DES POIDS
DÉCIMAUX.

Nous avons vu quelquefois dans quelques formules où l'on avait fait emploi des poids décimaux, des erreurs; mais on nous en fait connaître une qui démontre la nécessité pour les élèves qui étudient la médecine de se livrer à quelques recherches dans le but de se former une idée du système décimal, qui est des plus simples.

Dans le service d'un médecin d'hôpital, la poudre de cantharides ayant manqué, l'externe dut faire un *bon* pour obtenir une certaine quantité de cette poudre; mais, peu familier avec les poids décimaux qui doivent cependant spécifier la quantité du médicament, il se trompa et demanda *vingt-cinq décalitres* de poudre de cantharides.

On conçoit que ce bon qui avait été porté à la pharmacie de l'hôpital, ne fut pas exécuté; il fut renvoyé au signataire pour être modifié.

L'élève avait sans doute confondu *25 grammes avec 25 décalitres?*

EXTRAIT DES JOURNAUX ET BROCHURES.

EXAMEN ANALYTIQUE DES BOIS DE CHÊNE EMPLOYÉS DANS LA
TONNELLERIE, ET DE LEUR ACTION SUR LES VINS ET LES ALCOOLS;

Par J. FAURÉ, pharmacien de Bordeaux.

Les barriques neuves exercent-elles une action favorable ou nuisible,

selon le lieu de provenance des bois dont elles sont construites, sur la couleur, la saveur et le velouté des vins fins qu'on y renferme?

Telle est la question que s'est posée M. Fauré dans le mémoire que nous annonçons; question neuve et qui intéresse vivement l'industrie vinicole, et que M. Fauré, dans ses recherches chimiques sur le bois de chêne, a parfaitement approfondie.

L'auteur divise les *merrains* (fragments de bois de chêne disposés pour la fabrication des barriques) en quatre principales séries :

La première comprend les bois du Nord : Dantzig, Lubeck, Riga, Memel et Stettin; la deuxième les bois d'Amérique : New-York, Philadelphie, Baltimore, Boston, Nouvelle-Orléans; la troisième les bois de Bosnie et tous les bois de merrains venant par l'Adriatique; enfin, la quatrième comprend les bois dits *de pays* réunis à ceux de la Dordogne, de l'Angoumois et du Bayonnais.

Chacun de ces bois a été traité directement, et sur trois échantillons, au moyen de l'éther, de l'alcool et de l'eau distillée, ils ont été préalablement pulvérisés isolément et renfermés dans des flacons bien bouchés.

Nous regrettons de ne pouvoir donner les caractères observés par M. Fauré dans ses opérations délicates; qu'il nous suffise de constater les matières qu'il a reconnues dans les bois de merrain qu'il a examinés.

Ces matières sont : la cérine, la quercine, la quercitrine (matière colorante jaune), le tannin, l'acide gallique, une matière extractive amère, du mucilage, de l'albumine, du ligneux, du carbonate de chaux, du sulfate de chaux, de l'alumine, de l'oxyde de fer et de la silice.

De tous ces principes constitutifs des bois de merrain, il en est qui sont d'une innocuité parfaite, soit par leur faible proportion, soit par leur insolubilité dans les liquides spiritueux; il en est d'autres, au contraire, qui, par leur quantité, leur couleur, leur odeur, leur saveur et leur solubilité, peuvent exercer une influence sur ces liquides. C'est de ces derniers dont M. Fauré s'est particulièrement occupé; de ce nombre sont la quercine, le tannin, les matières extractive, mucilagineuse et colorante, enfin l'acide gallique.

Après plusieurs considérations sur chacun de ces éléments, M. Fauré, ne pouvant étudier l'action que chacun d'eux, pris isolément, peut exercer sur les liquides, a fait macérer séparément 20 grammes de chaque espèce de merrain pulvérisé dans 500 grammes de vins blancs divers, de vins rouges de qualités différentes, d'eau-de-vie et d'alcool, de manière

à ce que les mêmes vins et les mêmes alcools se trouvassent en contact avec les diverses qualités de bois de merrain. Après huit jours de contact, ces liquides ont été filtrés; ils présentaient entre eux, soit pour la couleur, soit pour l'odeur et le goût, des différences bien tranchées, qui coïncidaient parfaitement avec la nature particulière de chaque bois.

De toutes les considérations auxquelles s'est livré M. Fauré, il résulte pour les vins blancs, par exemple, que les bois de merrain doivent être classés dans l'ordre suivant :

Amérique, sans action apparente; Dantzig, Stettin, qui leur donnent une saveur agréable; Lubeck, Riga, Mémel, qui en modifient sensiblement la couleur et leur donnent une légère âpreté; Angoulême, Dordogne, Bayonne, Bosnie, qui en altèrent également la couleur et le goût.

Nous ne pouvons mieux terminer cet article, déjà fort long, qu'en donnant les conclusions de l'auteur :

Des expériences et des faits qui précèdent, il résulte :

1° Que les bois de merrain employés dans la tonnellerie contiennent tous les mêmes principes, mais que, dans chaque bois, les proportions de ces principes varient selon les lieux de production ;

2° Que les principes solubles du bois de chêne peuvent influencer d'une manière notable sur la qualité des liquides spiritueux qu'on y renferme, principalement sur les vins ;

3° Que cette action est plus appréciable sur les vins blancs que sur les vins rouges, et beaucoup plus sur les crus légers et délicats que sur les vins colorés et corsés ;

4° Que les bois d'Amérique et ceux du Nord contiennent moins de principes solubles que ceux des autres provenances ;

5° Que les merrains d'Amérique, de Dantzig et de Stettin, sont ceux qui ont le moins d'action sur les spiritueux en général, et que, toutefois, les vins trouvent dans ces deux dernières espèces des éléments de conservation et de bonification ;

6° Que les alcalis exaltent la couleur et la solubilité de la matière extractive des bois de merrain; que les acides minéraux, au contraire, affaiblissent la couleur et la solubilité de ce principe.

M. Fauré a joint à son mémoire des tableaux indiquant : 1° la composition chimique des merrains; 2° les changements apparents opérés sur les vins blancs par leur macération sur les merrains pulvérisés; 3° les changements opérés sur les vins rouges, et 4° ceux opérés sur les alcools et les eaux-de-vie.

SUR LA COMPOSITION DU SANG ARTÉRIEL ET DU SANG VEINEUX DANS UN CAS D'ÉRYSIPELE AVEC INFLAMMATION DU CERVEAU;
 Par MM. POGGIALI, professeur de chimie organique, et MARCHAL (de Calvi), professeur d'anatomie et de physiologie pathologiques au Val-de-Grâce.

Une épidémie règne depuis quelque temps au Val-de-Grâce; elle s'est manifestée au déclin de l'épidémie grippale et semble la continuer. On a vu en même temps beaucoup de vésicatoires s'ulcérer et des piqûres veineuses s'enflammer. Au début de la *constitution érysipélateuse*, en décembre 1847, un militaire affecté de varices, jouissant, à part cela, d'une santé parfaite, placé dans le service de l'un de nous (M. Marchal, de Calvi), fut atteint d'un érysipèle de la face qui s'étendit rapidement au crâne; et détermina presque aussitôt une violente inflammation du cerveau, dont les principaux signes furent le coma et la contracture, avec insensibilité des membres supérieurs. Entre autres moyens que l'on employa, on fit pratiquer *simultanément* une saignée de l'artère temporale droite et une saignée veineuse au bras gauche. On recueillit les deux sangs dans des vases distincts, et on en fit l'analyse avec le plus grand soin.

Voici le résultat des deux analyses (le malade guérit) :

| | Sang artériel. | Sang veineux. |
|-----------------------------|----------------|---------------|
| Matières solides. | 177,54 | 181,59 |
| Eau. | 822,46 | 818,41 |
| | 1000,00 | 1000,00 |
| Eau. | 822,46 | 818,39 |
| Fibrine. | 6,17 | 6,08 |
| Albumine. | 66,03 | 61,37 |
| Globules. | 97,46 | 106,05 |
| Matières grasses. | 1,10 | 1,20 |
| Chlorure de sodium. | 3,15 | 3,29 |
| Sels solubles. | 2,10 | 2,19 |
| Phosphate de chaux. | 0,79 | 0,76 |
| Sesquioxyde de fer. | 0,63 | 0,58 |
| Perte. | 0,11 | 0,09 |
| | 1000,00 | 1000,00 |

Ces deux sangs, comparés au sang veineux normal, contiennent plus

de fibrine, moins d'albumine et moins de globules. L'excès de fibrine s'explique par la nature de la maladie (inflammation); la diminution de l'albumine, par les saignées déjà subies depuis le début de l'érysipèle, par la diète et, très vraisemblablement, par la conversion de quelques millièmes d'albumine en fibrine, conversion que les recherches de MM. Becquerel et Rodier rendent au moins très probable dans l'inflammation en général; enfin, la diminution des globules s'explique par les pertes de sang et par l'abstinence, comme celle de l'albumine, et par la loi de diminution des globules d'une manière générale dans l'état morbide, quelle que soit la maladie (Becquerel et Rodier).

Si maintenant on compare les deux sangs entre eux, on voit :

1^o Que le sang artériel contient plus d'eau et moins de matériaux solides que le sang veineux;

2^o Que celui-ci, cependant, renferme moins de fibrine et d'albumine;

3^o Que la quantité des globules est, au contraire, plus élevée dans le sang veineux.

Les résultats connus de l'analyse comparative du sang veineux et du sang artériel sont contradictoires; tandis que dans cinq analyses de MM. Prévost et Dumas, et deux de M. Lecanu, on trouve plus d'eau dans le sang veineux que dans le sang artériel, c'est le contraire dans trois analyses de M. Héring et deux de M. F. Simon (chez des animaux). Relativement à la fibrine et à l'albumine, M. Héring en a trouvé plus dans le sang artériel que dans le sang veineux, chez le bœuf et le mouton, et moins chez le cheval; et M. F. Simon, aussi chez le cheval, en a trouvé une fois plus et une fois moins. D'après MM. Prévost, Dumas, Denis, Lecanu, le sang artériel est plus riche en globules. Au lieu de cela, dans quatre analyses sur cinq (Héring, F. Simon), il y a plus de globules dans le sang veineux. Que conclure au milieu de ces dissidences? sinon que la science a besoin de nouvelles recherches sur ce point, besoin auquel pour notre part, nous nous efforcerons de répondre par des analyses qui dès ce moment sont en voie d'exécution.

Notre observation est unique et appartient à l'état morbide; double motif pour n'en rien déduire de général. Si l'excès de globules dans le sang veineux venait à être confirmé, il faudrait regarder le globule comme un élément de décomposition ou de désassimilation qui se formerait dans les organes et se détruirait dans le poulmon.

L'excès de fibrine dans le sang artériel comme dans le sang veineux

par suite de l'inflammation pouvait être affirmé *à priori*; expérimentalement, c'est un fait nouveau.

On n'avait pas encore eu l'occasion d'étudier, dans l'espèce humaine, le sang artériel et le sang veineux, pris au même moment chez le même individu.

THERMOMÈTRES ET MONTURES DE THERMOMÈTRE DITES MÉTALLIQUES ET ARTICULÉES,

Brevetées d'invention sans garantie du gouvernement;

Par M. DINOCOURT.

Ces thermomètres et ces montures peuvent être utiles aux pharmaciens. Les montures ont trois formes différentes :

La première est formée d'un parallélogramme très allongé qui reçoit le thermomètre entre ses branches de métal (cuivre ou fer) et au centre desquelles il est fixé par des griffes pivotantes fixées aux deux petits côtés; cette monture est encore pourvue d'autres articulations.

La seconde est composée de trois branches fixées à chaque angle de deux triangles réguliers qui tiennent ces branches également écartées entre elles.

La troisième est composée d'une planche en bois comme dans les anciennes montures, mais ici cette planche ne sert qu'à fixer deux supports en métal, soutenus également écartés entre eux par une verge en métal qui sert en même temps à garantir le thermomètre.

Ces montures ont l'avantage de laisser le thermomètre *entièrement isolé*.

Elles sont si légères qu'elles ne peuvent influer en rien sur la marche du thermomètre qui, par ce moyen, *indique immédiatement la température observée*.

On sait que ces avantages ne se trouvent ni réunis, si séparés, dans les anciennes montures qui, par leur masse et les matières qui sont employées à leur construction, *emmagasinant* la chaleur, ne laissent au tube thermométrique la faculté d'indiquer la véritable température qu'après trois ou quatre heures d'exposition (si toutefois cette température n'a pas changé pendant ce temps); car, si un changement a eu lieu, il en sera résulté une confusion qui sera devenue une nouvelle source d'erreurs dans les indications données par le thermomètre.

Tous ces inconvénients sont évités par l'emploi des *nouvelles montures métalliques*; on pourra donc à l'avenir observer avec exactitude la

température de l'air quelle qu'elle soit, sans qu'aucune cause d'erreur vienne faire regarder cette indication comme apocryphe.

Les deux premières montures sont articulées de manière à être aisément placées dans la position *horizontale*, position spéciale aux thermomètres à *minima*.

Il faut dire cependant que la monture triangulaire est, en partie, privée de ces articulations ; mais on y suppléera facilement par deux clous à crochet auxquels on la suspendra horizontalement par l'une de ses branches : par ce moyen, on obtiendra le même résultat qu'avec la première monture qui est celle qui réunit le plus d'articulations. Cette dernière sera, néanmoins, préférable, parce qu'elle éloignera davantage le thermomètre de toute influence de réflexions, et que cet éloignement pourra encore être augmenté au moyen d'une rallonge.

Les griffes, qui retiennent le thermomètre par ses deux extrémités (sans pourtant le serrer), permettront de tourner l'échelle dans toutes les positions désirables pour l'observation.

Le thermomètre pourra encore se retirer facilement de sa monture. Pour cela, on n'aura qu'à écarter un peu les deux branches de la griffe du haut, *qui font ressort*, de manière à en faire sortir l'une des tiges de verre du thermomètre qui s'y trouvent engagées, puis, à faire sortir la seconde tige de verre par le même moyen ; ces deux tiges, une fois dégagées, il sera facile de dégager le thermomètre de la griffe du bas sans y toucher. On pourra, dès lors, se servir du thermomètre pour tous les usages domestiques, comme pour bains, etc., et le replacer ensuite dans sa monture par les moyens contraires.

Les formes données à ces montures, leur permettront d'être placées en quelque endroit que ce soit d'une fenêtre, le thermomètre restant toujours et facilement visible, ou pouvant le devenir en tournant l'échelle convenablement.

Les tiges en métal qui les composent, garantiront le thermomètre de tout choc, conséquemment, assureront sa durée.

Si, par quelque cause que ce soit, le thermomètre venait à être cassé, on le remplacera facilement sans être obligé de changer la monture, qui doit être d'une longue durée.

L'échelle enfermée dans un cylindre de verre, quoique faite sur papier, restera inattaquable par les intempéries de l'air ; elle restera donc toujours nette et visible, ce qui n'existe pas pour la plupart des anciennes montures.

Ces montures ont été imaginées pour placer un nouveau thermomètre construit par l'auteur, qu'il vend déjà, mais dont nous parlerons plus tard s'il y a lieu; en attendant, comme rien ne s'oppose à ce que les thermomètres déjà connus, tels que ceux à mercure ou à alcool, y soient placés, pourvu que leur forme y soit appropriée; nous croyons faire une chose utile en faisant connaître ces montures à nos abonnés.

On peut, dès à présent, se procurer des thermomètres ainsi montés chez M. H. Dinocourt, constructeur d'instruments en verre, à Paris, quai Saint-Michel, 9.

REMÈDES SECRETS BREVETÉS.

Formule et mode de préparation du sirop antiarthritique contre la goutte et les rhumatismes.

(Brevet d'invention de 10 ans, du 8 juillet 1837, au sieur Daboté (Philippe-Félix), à Cherbourg.)

Racine de salsepareille..... 60 grammes.

Râpure de bois de gaïac..... 60 —

Faites bouillir dans 3 litres d'eau jusqu'à réduction de moitié; passer et faites un sirop avec 1 kil. de sucre.

Triturez dans un mortier de verre les substances suivantes, et ajoutez petit à petit le sirop ci-dessus parfaitement refroidi :

Extrait gommeux d'opium préparé à froid et dissous dans une petite quantité d'eau..... 6 décigram.

Résine de gaïac en poudre..... 16 grammes.

Sous-carbonate de potasse purifié..... 12 —

Teinture de bulbes de colchique préparée avec deux parties d'alcool et une de bulbes de colchique..... 5 —

Huile essentielle de citron pour aromatiser..... 2 gouttes.

Ce sirop, refroidi, doit être renfermé dans des bouteilles bien bouchées. L'addition du sous-carbonate de potasse facilite la solution de la résine de gaïac et rend le mélange plus exact.

RECETTE POUR LA GUÉRISON DE LA FIÈVRE TIERCE.

Brevet d'invention de 5 ans, du 13 juin 1842, au sieur Florens (Joachim), de Barcelone.

Quinquina rouge en poudre..... 24 grammes.

Sirop de capillaire..... 32 —

Sirop de frêne, seconde écorce..... 16 —

Sirop de chicorée sauvage..... 32 —

Sirop de mélisse..... 24 —

Il faut mettre le tout ensemble dans un poëlon et le bien mêler, ensuite le faire bouillir dix minutes.

Manière d'administrer.

Au-dessus de dix ans, on prendra 32 grammes ou le quart du remède dans un demi-verre de bon vin rouge. Pour la première fois, il faut le prendre au moment où se présente la fièvre; les trois jours suivants, à jeun, à la même dose et de la même manière, et la fièvre disparaîtra pour toujours.

Au-dessous de dix ans, on l'administrera de la même manière; la dose devra varier de 16 à 20 grammes, selon l'âge de l'enfant.

Ce remède n'exige aucun régime particulier.

HUILES CONTRE L'ÉPILEPSIE.

Brevet d'invention de 5 ans, du 23 mai 1842, au sieur Joseph Friou, à Haroué (Meurthe).

Huile à respirer.

| | |
|-------------------------|---------------|
| Ammoniaque liquide..... | 1000 grammes. |
| Acide acétique pur..... | 250 — |
| Thridace..... | 62 — |

Distillez ce mélange et ajoutez :

| | |
|-----------------|-------------|
| Camphre..... | 95 grammes. |
| Alcool pur..... | 30 — |

Mélangez convenablement, et faites des fioles contenant 45 grammes.

Huile à frictionner.

| | |
|------------------------------|--------------|
| Essence de térébenthine..... | 750 grammes. |
| Ammoniaque..... | 215 — |
| Eau distillée..... | 31 — |
| Camphre..... | 31 — |
| Alcool..... | 5 — |

Mélez le tout pour frictionner. Pendant tout le temps du traitement, qui dure de six à neuf mois, pour obtenir une guérison complète, on boit une demi-bouteille par jour de sirop de salsepareille.

Purgation.

| | |
|----------------|------------|
| Séné..... | 5 grammes. |
| Jalap..... | 3 — |
| Vin blanc..... | 185 — |

Distillez au bain-marie et ajoutez 500 grammes de sirop de sucre. Prenez-en tous les matins et tous les soirs 50 grammes.

Boules barégiennes du docteur Montain.

| | |
|---|--------------|
| Sulfure de chaux..... | 360 grammes. |
| Extrait cynarique (d'artichaut) ou de saponaire..... | 180 — |
| Chlorure de sodium..... | 60 — |
| Colle de Flandre..... | 90 — |

Mélez le sulfure et le sel, faites dissoudre à chaud la gélatine et l'extrait dans 300 grammes d'eau, et faites avec le tout une pâte que vous diviserez encore chaude en boules de 75 grammes. Une boule pour un grand bain.

[Topique Terrat contre le farcin.]

| | |
|-------------------------------------|-------------|
| Deutochlorure de mercure pulvérisé. | 30 grammes. |
| Oxyde blanc d'arsenic..... | dito 15 — |
| Sulfure jaune d'arsenic..... | dito 15 — |
| Euphorbe..... | dito 15 — |
| Huile de laurier..... | 120 — |

Mélez à l'aide d'une douce chaleur,

Appliqué sur les tumeurs farcineuses des chevaux, ce topique détermine une phlogose qui n'a pour résultat qu'une plaie simple, laquelle se guérit d'elle-même avec la plus grande facilité.

SUR L'EMPLOI DES PRÉPARATIONS DE BELLADONE CONTRE DIVERSES MALADIES.

Le docteur Debreyne, dans son ouvrage de Thérapeutique, fait connaître les formules suivantes, qui ont reçu la sanction de l'expérience :

Épilepsie. L'extrait de belladone a été pour le docteur Debreyne le remède antiépileptique le plus efficace de la matière médicale, et il le dit après trente ans d'expérience et après l'avoir employé sur plus de deux cent cinquante malades. Ce n'est pas un spécifique; mais quand l'épilepsie est indépendante de toute cause matérielle appréciable, l'extrait de belladone lui a été très souvent utile.

Voici la formule qu'il emploie contre l'épilepsie et les autres affections nerveuses qui lui ressemblent plus ou moins :

| | |
|--|------------|
| Extrait de belladone (par simple décoction aqueuse). | 8 grammes. |
| Poudre de gomme arabique. | 2 — |
| Poudre inerte. | Q. S. |

Faites 120 pilules.

Mode d'administration. On prendra une pilule le premier jour, deux

le second et trois le troisième, une le matin, les deux autres à midi et le soir, et une ou deux heures avant les repas. On continue ainsi, si l'on n'éprouve point un trouble notable dans la vue. Si ce trouble se manifeste on diminue la dose ou on cesse tout-à-fait pendant quelques jours. Si l'on n'obtient aucune altération dans la vue, ni autres effets fâcheux, on pourra porter la dose à quatre ou cinq pilules, ce qui fera environ 30 centigrammes d'extrait de belladone par jour.

Il emploie quelquefois la décoction de valériane seule ou conjointement avec la belladone, reconnue inefficace ou insuffisante :

Racine de valériane. . . 30 grammes.

Feuilles d'oranger . . . 1 pincée.

Faites bouillir à vaisseau clos, pendant une minute dans :

Eau. 1 litre.

Et laissez infuser pendant une demi-heure.

A prendre en quarante-huit heures, un fort verre matin, midi et soir, et une heure avant les repas.

La poudre de valériane, à 15 grammes par jour, n'avait guère plus de succès.

Hystérie. La belladone est encore pour le docteur Debreyne le meilleur modificateur du système nerveux des hystériques, et le remède qu'il emploie à peu près seul contre les attaques hystériques :

Camphre. 12 grammes.

Asa foetida. 12 —

Extrait de belladone. . . 4 —

Extrait aqueux thébaïque. 1 —

Sirop de gomme. Q. S.

Faites 120 pilules.

Mode d'administration. Une pilule le premier jour, deux le second, et on augmente ainsi d'une pilule chaque jour jusqu'à six en vingt-quatre heures, deux le matin, à midi et le soir, et deux heures avant les repas.

On peut y joindre la décoction indiquée plus haut. On en prendrait un verre sur chaque dose de pilules.

Névralgies. Douleurs nerveuses locales. Migraine, etc. Notre confrère, depuis quinze à vingt ans, et après avoir essayé cinquante à soixante fois, regarde la pommade suivante presque comme un spécifique contre la migraine et les névralgies, excepté toutefois la sciatique :

Extrait de belladone . . . 12 grammes.

Axonge. 12 —

Opium. 2 —

Mélez exactement pour une pommade que vous aromatiserez avec quelques gouttes d'huile volatile de thym.

Mode d'emploi. Le matin, à midi et le soir, et surtout au moment des plus fortes douleurs, on frictionnera les parties affectées avec gros comme une petite noisette de cet onguent; chaque friction se fera pendant cinq ou six minutes, ou jusqu'à parfaite absorption. On y ajoute de temps en temps un peu de salive pour mieux faire pénétrer l'onguent dans la peau. On fera en sorte de consommer cette pommade dans l'espace de cinq à six jours. On suspend momentanément les frictions si la vue se trouble notablement.

**SUR UN MOYEN DE RECONNAITRE LA FALSIFICATION DU SUCRE DE
CANNE PAR LE SUCRE DE FÉCULE ;**

Par REICH.

Le sucre ou le sirop de fécule sont assez souvent employés à falsifier le sucre de canne ou son sirop.

Le sirop de fécule se prépare en faisant réagir sur la fécule délayée dans l'eau, soit l'acide sulfurique que l'on sature ensuite par la chaux, soit la diastase. Le sirop de fécule, obtenu par le premier procédé, peut contenir de la dextrine et du sulfate de chaux. Un sirop de cette nature peut être reconnu dans le sirop de sucre de canne par l'alcool absolu ou à 80°, qui précipite le sulfate de chaux et la dextrine. Le sirop en essai doit être étendu de deux parties d'eau distillée. On sépare les deux produits par l'eau alcoolisée, qui s'empare de la dextrine et laisse le sulfate calcaire. La dextrine, traitée par l'acide azotique à chaud, donnera de l'acide oxalique. Quant au sulfate de chaux, on le reconnaît par les moyens ordinaires. Si le sirop de fécule a été obtenu par la diastase, il ne peut contenir que de la dextrine, et alors on voit par ce qui précède ce qu'on a à faire.

Si le sirop de fécule ne contient ni sulfate de chaux, ni dextrine, la fraude devient plus difficile à déceler. On a bien proposé l'épreuve par le cuivre et la potasse, la polarisation, etc., mais ces moyens n'offrent pas assez de certitude pour M. Reich. Pour ce chimiste, l'acide sulfurique qui forme avec le sirop de fécule l'acide sulfo-saccharique, est plus certain. Il entre donc dans des détails sur la manière d'opérer, mais recon-

naissant à ce procédé des difficultés, il le fait suivre d'un autre qui est d'une exécution facile. Si à une dissolution concentrée de sucre de canne pur on ajoute une petite quantité de potasse caustique fondue, qu'on chauffe jusqu'à l'ébullition, et qu'on verse par gouttes dans une dissolution aqueuse de cette combinaison une dissolution d'azotate de cobalt, il se forme un précipité d'oxyde de cobalt d'un beau bleu-violet. Si l'on traite de la même manière du sirop de fécule, le précipité cobaltique ne se formera pas, et il ne se formera pas non plus avec du sucre de canne contenant une petite quantité de sucre de fécule.

Note du Rédacteur. Le moyen le plus simple de reconnaître cette falsification consiste à traiter le sucre soupçonné par la potasse : à l'aide de la chaleur, cet alcali colore le sucre mêlé de glucose et ne colore pas sensiblement le sucre pur.

Nous avons fait des essais sur des sirops purs et sur des sirops mêlés de glucose qui nous avaient été remis par un confiseur; nous lui avons, et il en a fait l'aveu, désigné positivement quels étaient les sirops purs, quels étaient les sirops mêlés de sirop de fécule.

A. C.

DU TRAITEMENT DU RHUMATISME ET DE LA GOUTTE PAR LE PHOSPHATE D'AMMONIAQUE;

Par le docteur BUCKLER.

L'idée de ce mode de traitement est fondée sur le fait de la prédominance de l'acide urique dans le rhumatisme et la goutte. Dans ces deux maladies, en effet, l'acide urique est en excès dans les sécrétions de la peau et des reins; la guérison est accompagnée d'un dépôt abondant d'acide urique dans les urines. — D'un autre côté, on trouve souvent aussi dans les tissus blancs des concrétions et des épaissements qui sont constitués par des urates de soude et de chaux. M. Buckler conclut de ces faits que dans la goutte et le rhumatisme l'acide urique étant en excès, forme, avec la soude et la chaux du sang, un sel insoluble qui ne peut plus être éliminé par la peau et les reins, et il pense que pour guérir ces maladies, il faut surtout chercher à transformer les sels de chaux et de soude du sang en un composé soluble. Le phosphate d'ammoniaque lui paraît surtout remplir ces conditions, puisqu'au lieu de l'urate de soude insoluble, il forme de l'urate d'ammoniaque et du phosphate de soude, sels qui sont solubles et s'éliminent facilement.

Sans nous expliquer sur la valeur de cette théorie, nous rapportons les résultats de la pratique de M. Buckler. Il donna le phosphate d'ammo-

niaque à la dose de 10 à 12 grains (50 à 60 centigrammes) trois fois par jour, à des malades atteints de rhumatisme articulaire aigu, d'ophtalmie rhumatismale, de rhumatisme chronique et de goutte, et il affirme avoir obtenu les plus beaux résultats. Les malades furent soulagés et guéris en peu de jours, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que non-seulement la tuméfaction et l'épaississement des jointures furent guéris, mais les bruits de souffle et de frottement perçus à la région du cœur disparurent; si bien que M. Buckler accorde à ce sel la faculté de dissoudre les dépôts et les épaississements qui se forment dans les tissus blancs.

Il est certain qu'on ne pourra admettre ces résultats que lorsque de nouvelles expériences auront été faites; et nous devons dire que le plus souvent le phosphate d'ammoniaque n'a pas été administré seul, mais bien lorsque d'autres médicaments, et en particulier l'iode, avaient déjà été administrés.

Un fait très intéressant ressort des recherches de M. Buckler, c'est que sous l'influence de ce moyen, l'acide urique qui existait dans l'urine disparaît, et dans la guérison de la goutte, le sédiment briqueté qu'on observe habituellement dans l'urine n'existe plus, et que celle-ci est claire et sans aucune trace de dépôt.

Ces particularités ont conduit M. Buckler à penser que le phosphate d'ammoniaque devait être le meilleur moyen pour faire dissoudre les calculs d'acide urique quand on le donne en assez forte dose. Quand le calcul est formé de phosphate d'ammoniaque, il conseille l'emploi du phosphate de soude, et quand le calcul est composé d'urate, il pense qu'on doit avoir recours au phosphate d'ammoniaque et de soude. Il fait remarquer à ce propos que Liebig avait déjà conseillé le phosphate de soude contre les calculs uriques, et que Golding Bird a traité avec succès par le phosphate de soude une dame atteinte d'un calcul. Ce dernier croit le phosphate d'ammoniaque et de soude un médicament plus actif; mais il a une mauvaise odeur.

(*L'Union médicale.*)

DE LA CONSERVATION DES EAUX MINÉRALES NATURELLES;

Par Ch. MENTÈRE.

Depuis quelques années, les eaux minérales naturelles sont plus fréquemment prises loin de la source. Il est donc nécessaire aux pharmaciens entreposeurs de se mettre, autant qu'il leur est possible, dans les conditions les plus favorables pour empêcher la décomposition des prin-

cipes qui composent les eaux naturelles. Il en est quelques-unes que l'on peut conserver sans altération indéfiniment, en raison des agents qui les composent : par exemple, celles de *Pullna*, de *Sedlitz*, etc. etc.; mais les eaux pyrénéennes ne peuvent se placer sur la même ligne, ainsi que quelques eaux ferrugineuses.

On devra, autant que possible, s'adresser de préférence aux formiers qui possèdent les eaux dont la température est la plus basse. A Bagnères de Bigorre, où il y a au moins quinze sources, celle de la Bassère, qui n'a qu'une température moyenne de 13 degrés centigrades, tandis que les autres sources marquent jusqu'à 47 degrés, le choix est facile à faire, et je puis assurer que, de toutes les eaux de Bagnères, cette dernière est la seule que j'aie pu conserver, pendant deux ans consécutifs, sans qu'elle subit la moindre altération. Ce seul exemple suffira pour démontrer l'importance d'une basse température pour toute eau qui doit séjourner au moins quelques mois dans les entrepôts.

Pour les eaux ferrugineuses, il en est de même; Spa, Contrexeville, Forges, ont une température moyenne de 7 à 10 degrés centigrades. Toutes, renommées et fréquemment exportées, peuvent se conserver indéfiniment sans altération, si on a la précaution de choisir l'époque du puisement. Ainsi, l'eau de Spa, prise à la source du Pouhon, après deux ans de séjour, renfermée dans un flacon à l'émeri, n'offre pas le plus léger trouble; mais certaines eaux peu connues, l'eau de Joannette, à Chavagnes (Maine-et-Loire), ayant une température de 13 degrés centigrades, ne peut se conserver plus de quelques heures sans subir une complète décomposition. Cela tient sans doute à la composition particulière de cette eau ferrugineuse, dont l'analyse vient d'être publiée par M. Godfroi, et aussi à sa température, la plus élevée de ces eaux ferrugineuses.

On a proposé, pour la conservation de cette eau ferrugineuse, l'addition du sucre, lequel moyen a été préconisé pour empêcher l'action de l'air sur différents corps en solution. Dernièrement, on a essayé de saturer cette eau d'acide carbonique, comme Saint-Alban.

On ne peut et on ne doit employer aucun de ces moyens, car on change peu à peu la nature des eaux naturelles, et un jour viendrait sans doute où l'on proposerait l'addition du sulfate de magnésie à une eau ferrugineuse, tout en lui conservant ses propriétés martiales, afin de la rendre purgative.

Comme on ne connaît pas de bons procédés chimiques pour retarder

la décomposition des eaux naturelles, il faut s'entourer des précautions que je recommande journellement aux fermiers expéditeurs, et je n'ai eu qu'à me louer des résultats.

On a conseillé, depuis longtemps, de ne se servir que de petites bouteilles bien propres, de capsuler au lieu de couvrir le bouchon de cire, etc.

Pour les eaux sulfureuses chaudes, on a la mauvaise habitude de remplir les bouteilles sans les chauffer. Il convient, au contraire, que l'eau ne se refroidisse que très lentement. Il faut donc faire *chauffer les bouteilles*. Quelques buveurs, d'après mes avis, ont eu cette précaution en faisant boucher leurs bouteilles à la mécanique. J'ai conservé ainsi des eaux de Bonnes pendant plusieurs années. Je ne doute pas qu'on ne pût arriver au même résultat pour toutes les eaux des Pyrénées, à quelques exceptions près. Ne serait-il pas aussi rationnel d'appliquer le même moyen aux eaux ferrugineuses, en ayant soin toutefois de laisser tremper pendant quelques jours le bouchon dans l'eau martiale, de les conserver dans les bouteilles de grès, pour éviter, autant que possible, l'influence de la lumière (1) ?

Il est bon d'insister aussi pour que toutes les eaux soient bouchées à la mécanique, et il serait à désirer qu'il en fût de même pour les eaux de Vichy, qui sont peut-être celles auxquelles on apporte le moins de soin pour leur conservation.

(Répertoire de Pharmacie.)

MÉMOIRE SUR UN MOYEN DE FERMER HERMETIQUEMENT LES VASES DE TOUTE SORTÉ, SPÉCIALEMENT CEUX DESTINÉS A LA CONSERVATION DES SUBSTANCES ALIMENTAIRES PAR LA MÉTHODE APPERT ;

Par M. MAISSIAT, agrégé de la Faculté de Médecine de Paris.

Ce mémoire a été lu dans la séance du conseil d'administration de la Société d'encouragement du 12 mars dernier. En voici le résumé succinct :

Pour que ce procédé soit applicable à un vase, quelle que soit la grandeur de son orifice, il suffit que cet orifice soit sur une surface de révolution. On fait à la verrerie des obturateurs convexes. Dès lors, l'exécution de la fermeture consiste sommairement à monter sur un tour et à faire tourner sur son axe l'une des pièces (obturateur ou vase), et à

(1) Des bouteilles en verre noir, fermée à l'aide d'un bouchon en verre usé à l'émeri seraient préférables.

présenter l'autre en position de fermer en interposant de l'émeri ou toute autre poudre à roder. Par cette manœuvre, les premiers points de contact sont promptement détruits; peu à peu le contact s'étend; enfin, il arrive à devenir continu et très exact.

On voit que, dans ces vases, l'obturateur ne pénètre pas à la façon d'un bouchon dans le goulot; qu'il n'est point retenu en place par frottement, mais qu'il s'applique, seulement par l'action de son propre poids, sur les surfaces du contact.

Pour maintenir cet obturateur adhérent en place, et pour clore la fissure qui existe entre les deux pièces, on emploie un *mastic unissant*, essentiellement composé de caoutchouc dissous et combiné en partie avec une base alcaline terreuse : la chaux. Ce mastic jouit d'une propriété plastique très remarquable; il ne sèche pas, quoique exposé à l'air libre; avec le temps, il durcit et acquiert un degré voulu par l'addition de composés de plomb à une dose convenable; il est insoluble dans l'eau, l'alcool étendu, etc. On l'applique comme le mastic des vitriers. Ainsi, pour préparer le vase à être fermé, on applique sur le bord une couche mince de ce mastic; pour le fermer, on place l'obturateur bien exactement; puis, pressant d'un doigt sur son centre, on le fait tourner de l'autre main; ce qui suffit pour répartir uniformément le mastic.

Pour donner une idée de la ténacité de son mastic, l'auteur dit qu'en remplissant à peu près de liquide un vase cylindrique de plusieurs litres de capacité et de 0^m,15 ou 0^m,20 de diamètre, le fermant comme il a été dit, et le renversant même immédiatement l'orifice en bas, l'obturateur n'est point détaché par la charge qui pèse sur lui, et le liquide ne s'échappe point.

L'auteur fait connaître l'application de son mode de fermeture des vases à la conservation des substances alimentaires, selon la méthode Appert ou toute autre. Il examine et démontre l'insuffisance des moyens actuels; il s'élève contre les boîtes de fer-blanc et les bouchons de liège, qui ne peuvent empêcher les gaz de les pénétrer et de corrompre les conserves de viandes et celles de confitures, d'en empêcher la fermentation ou la moisissure. Enfin, l'auteur termine en faisant valoir les grands avantages de conservation qu'offrent les vases hermétiquement fermés qu'il présente à la Société d'encouragement.

Le mastic de M. Maissiat se prépare de la manière suivante : On dissout d'abord le caoutchouc à l'aide de la chaleur (un 15^e environ de suif ou de cire ajouté dès le début aide la fusion et ne paraît pas nuire). Il

importe de conduire le feu lentement, de le régler, de remuer sans cesse la matière sans trop élever la température; ce qu'on reconnaîtrait à une fumée abondante. Lorsqu'il y a fusion à peu près complète, on ajoute par petites portions de la chaux délitée et tamisée; on agite toujours. L'odeur du caoutchouc diminue et cesse; une odeur spéciale et légère se déclare qui indique la bonne marche de l'opération, et la combinaison intime, d'une portion de chaux avec le caoutchouc. Quand on juge que le mastic est suffisamment épais et tenace au degré voulu, on cesse l'addition de la chaux, on retire le vase du feu, et le mastic est fait.

NOTICE SUR L'HUILE DE RICIN ALCOOLIQUE;

Par M. OSTERMAYER, négociant à Munich.

On fabrique à Munich une huile de ricin alcoolique qui nous vient par Trieste, et qui jouit dans toute l'Italie d'une grande vogue. Cette huile, mélangée à de l'eau de fleurs d'oranger et à du sirop d'écorce d'oranges, est prise facilement et agit plus efficacement que l'huile ordinaire obtenue par expression ou par ébullition des semences dans l'eau. L'huile de ricin alcoolique a cet avantage de pouvoir être supportée par tous les malades; elle ne s'administre qu'à la dose de 2 gros à $\frac{1}{2}$ once, tandis que l'huile ordinaire se prend de 1 à 2 onces pour produire de l'effet.

M. Buchner a trouvé que cette huile est un mélange de 72 parties d'huile de ricin combinée avec le principe drastique des ricins, et de 28 parties d'alcool et d'eau; il pense qu'elle est préparée par extraction de l'huile au moyen de l'alcool.

La dose, ainsi que nous l'avons dit, est de 2 gros à $\frac{1}{2}$ once; on y mélange 2 gros d'eau de fleurs d'oranger et 2 gros de sirop d'écorce d'oranges.

MORVE AIGUE CONTRACTÉE PAR LE MANIEMENT DES CRINS.

Une femme de quarante ans, qui n'avait jamais eu de rapport avec des chevaux sains ni malades, présente les symptômes de la morve la mieux caractérisée. Elle succombe, et l'examen du cadavre ne permet pas de méconnaître les altérations organiques propres à cette maladie. Le pus, renfermé dans les pustules développées au visage, est inoculé à un cheval qui succombe lui-même de la morve. — La profession de cette

femme consistait à carder les matelas et à détreusser le crin que l'on tord dans les abattoirs. Il paraît extrêmement probable qu'elle avait manié des crins ayant appartenu à un cheval morveux, et que ceux-ci lui avaient communiqué la maladie, comme les toisons d'animaux morts de charbon transmettent cette grave affection aux ouvriers qui les travaillent.

EMPLOI DU LAIT COMME PROPHYLACTIQUE DE L'EMPOISONNEMENT PAR LES COMPOSÉS SATURNINS;

Par le docteur EWICK (de Barmen).

Il existe depuis trois ans, à Barmen (Prusse), une fabrique de blanc de céruse, dans laquelle cinq ouvriers sont constamment employés. La fabrication du carbonate de plomb s'y fait par le vinaigre et le fumier de cheval. On prépare au moins 2,500 kilogrammes de céruse par semaine. On interdit à ces ouvriers l'usage de l'eau-de-vie, qu'on remplace par un litre de lait gras non bouilli et administré en deux doses égales, l'une le matin, l'autre dans le courant de l'après-midi. Avec cette précaution diététique, on a soin d'exiger la propreté la plus minutieuse de la part des ouvriers. Grâce à ces précautions, ils ne redoutent plus du tout les coliques de plomb, et ils présentent toutes les apparences extérieures de la santé la plus parfaite.

Nota. On ne peut pas comparer l'action du plomb sur les ouvriers qui travaillent à la céruse dans la capitale avec ceux des localités éloignées; dans les campagnes, les ouvriers sont des hommes forts et robustes, à Paris les ouvriers sont des hommes fatigués et qui sont prédisposés par la faiblesse et par leur régime à contracter la maladie. A. C.

SOCIÉTÉ DE CHIMIE MÉDICALE.

Séance du mois de mars 1848.

La Société reçoit :

- 1° Une note de M. Gobley, sur la préparation du sirop de codéine;
- 2° Une lettre d'un pharmacien du département de la Marne, qui fait connaître qu'un pharmacien s'est servi du nom de l'un des rédacteurs du *Journal de chimie médicale*, pour faire annonce d'une solution de

tannin qu'il prépare, et qu'il dit supérieure aux autres solutions de tannin préparées dans son département, A la lettre est jointe l'annonce dont il est parlé.

Il sera répondu à ce pharmacien :

1° Que le rédacteur dont le nom a été emprunté ne connaissait pas l'annonce en question ;

2° Que cette annonce a été rédigée en se servant d'un rapport fait dans l'affaire Bacou (*Tannin blanc*), rapport qui a été présenté en justice à Epernay, rapport qui est du domaine public ;

3° Que le rédacteur du Journal a, depuis qu'il connaît cette annonce, écrit au pharmacien pour le prier de la modifier et de ne point se servir de son nom comme cela avait été fait antérieurement. Nous profiterons de cela pour dire que l'on emprunte souvent le nom de diverses personnes sans que celles-ci en aient connaissance ; en voici un exemple. On expédie chaque année de Paris pour l'étranger, sous le nom et avec l'étiquette portant le nom de l'un des rédacteurs du journal (M. Chevallier), du *sirop de pointes d'asperges*. M. Chevallier déclare ici qu'il n'a plus d'officine, et qu'il n'a préparé ni vendu de médicaments quelconques depuis l'année 1831 ; que le sirop qui est vendu sous son nom et avec son étiquette n'est pas préparé par lui ; qu'il ignore pourquoi, avec quelles substances et comment ce sirop est préparé ; qu'il est prêt à affirmer ce fait devant qui de droit ; qu'il prie même les personnes qui connaîtraient le préparateur de ce médicament de le lui faire connaître, afin qu'il saisisse les tribunaux, et demande justice de ce délit.

3° Une lettre de M. Offret, pharmacien à Nantes, sur l'emploi du sesquioxyle de fer et de la magnésie contre l'empoisonnement par l'arsenic.

4° Une lettre de M. Cadet-Gassicourt, qui nous fait observer qu'il a seulement été inséré dans le Journal une observation sur l'emploi de la magnésie comme contre-poison de l'arsenic, au lieu de deux qui avaient été envoyées. Nous répondrons que la deuxième observation a été insérée dans le numéro de mars. M. Cadet nous adresse aussi : 1° Une formule pour la préparation d'une limonade purgative en poudre au citrate de magnésie ; 2° Une lettre de la personne qui fait le sujet de l'observation publiée dans le numéro de mars. Cette personne, qui avait tenté de se suicider par l'arsenic, attribue à l'emploi de la magnésie le bonheur qu'elle a eu d'échapper à la mort ; en effet, dans cette lettre, elle

s'exprime ainsi : *Ce n'est qu'à vos prompts secours que je dois aujourd'hui mon existence.* Or, on sait que ces prompts secours consistaient dans l'emploi de la magnésie hydratée.

5° Une copie des jugements rendus par la cour royale de Paris, jugeant en appel, relativement aux procès intentés aux sieurs Laurens et Vauchel pour vente de sangsues gorgées.

6° Une lettre de M. Menière, pharmacien à Angers, lettre par laquelle ce collègue nous fait connaître qu'il s'occupe de l'examen de l'eau des sources, au nombre de dix-huit, qui se trouvent dans le département qu'il habite. Ce pharmacien nous adresse aussi une note sur la présence de l'arsenic dans les eaux de Martigné-Briant (Maine-et-Loire).

La Société reçoit un grand nombre de livres, brochures, journaux ; ils seront analysés.

BIBLIOGRAPHIE.

DICTIONNAIRE DES ALTÉRATIONS, DES FALSIFICATIONS DES SUBSTANCES ALIMENTAIRES, DES PRODUITS CHIMIQUES, PHARMACEUTIQUES ET COMMERCIAUX ;

Par M. A. CHEVALLIER.

Ce Dictionnaire sera mis sous presse prochainement. L'auteur prie ses collègues qui auraient des faits nouveaux relatifs aux falsifications, de les lui faire parvenir.

NOUVEAU LIVRE-REGISTRE

POUR

LA VENTE LÉGALE DES SUBSTANCES VÉNÉNEUSES

ET DES MÉDICAMENTS DANS LESQUELS ON LES FAIT ENTRER ,
EN EXÉCUTION DE L'ORDONNANCE ROYALE DU 99 OCTOBRE 1846 ;

PAR A. CHEVALLIER,

Professeur adjoint à l'Ecole de pharmacie, Pharmacien-Chimiste, membre de l'Académie royale de Médecine et du Conseil de Salubrité, etc.,

ET

A. THIEULLEN,

Pharmacien, Membre de la Société de pharmacie de Paris.

In-4° de 100 pages, reliure solide, prix : 3 fr. 50 cent.

A Paris, chez LABÉ, libraire de la Faculté de médecine,
4, place de l'École-de-Médecine.

Nota. La poste ne se chargeant pas des livres reliés, MM. les pharmaciens de province pourront se procurer le nouveau Livre-Registre par l'intermédiaire de leur droguiste à Paris.